

Raya Dunayevskaya  
Quelques textes (1953-1970)



*La Bataille socialiste*

<http://bataillesocialiste.wordpress.com>

## Table des matières

Rae Spiegel (Raya Dunayevskaya) (1910-1987) .....	3
Préface à "Marxisme et liberté" (1957).....	4
L'automation en Amérique (1958).....	6
Vers une nouvelle conception de l'organisation (1958).....	15
Bureaucratie et capitalisme d'État (1960).....	19
La crise mondiale et le vide théorique (1960).....	22
In memoriam: Natalia Trotsky (1962) .....	28
Préface à la seconde édition de « Marxisme et liberté » (1963).....	30
Préface à l'édition française de 'Marxisme et liberté' (1970).....	33

## Rae Spiegel (Raya Dunayevskaya) (1910-1987)

paru dans les *Cahiers L. Trotsky* No. 31 (septembre 1987)

Rae Spiegel était née dans l'empire du tsar Nicolas II le 1<sup>er</sup> mai 1910. Elle est morte à Chicago le 9 juin 1987.

Émigrée aux États-Unis avec ses parents en 1922, elle fut gagnée très jeune par les idées socialistes et rejoignit l'Opposition de gauche aux États-Unis, qui s'appelait alors Communist League of America. En 1932, elle était secrétaire-sténographe, employée du parti et manifesta son caractère dans un conflit de travail qu'elle avait eu avec le dirigeant du groupe à l'époque, Arne Swabeck. En 1937, apprenant les difficultés de travail auxquelles Trotsky se heurtait faute de secrétaire-dactylographe connaissant la langue russe, Rae décida d'apprendre la sténographie et la dactylographie en russe, en même temps que de se perfectionner dans cette langue, afin de pouvoir offrir à Trotsky ses services de militante comme secrétaire à Coyoacán. D'abord sceptique, Trotsky fut rapidement convaincu et elle demeura au Mexique dans sa maison pendant une année, en 1937-1938. Elle a écrit sur cette période un beau texte intitulé « Trotsky, l'Homme », qu'elle a confié en 1979 aux *Cahiers Léon Trotsky* qui l'ont publié dans leur numéro 2 d'avril-juin de cette année.

Revenue aux États-Unis à la fin de 1938 à la suite d'une série de deuils familiaux, elle travailla quelque temps pour le *Biulleten Oppositsii* qu'elle essaya d'ancrer en Amérique. Lors de la scission de 1940, elle se rangea du côté de la minorité avec Max Shachtman et se retrouva au Workers Party. Elle y milita jusqu'à l'après-guerre sous le nom de Freddie Forest, animant une tendance dite « Johnson-Forrest » avec CLR James, dit « Johnson » et rejoignant quelque temps, peu après la guerre le Socialist Workers Party avec ses camarades. Elle défendait alors l'idée de l'Union soviétique comme un capitalisme d'État. Après sa rupture avec James en 1955, elle fonda avec Charles Denby les « News and Letters Committee » — une organisation qu'elle appela « marxiste-humaniste ». Elle a été la première à traduire en anglais les manuscrits de Marx de 1844 et *l'Abstrait de la "Science de la Logique" de Hegel* de Lénine.

Parmi ses ouvrages signalons *Marxism and Freedom* (Marxisme et Liberté) (1958), *Philosophy and Revolution* (1973), *Rosa Luxemburg. Women's Liberation and Marx's Philosophy of Revolution* (La Libération des femmes et la philosophie de la révolution de Marx) (1982), *Women's Liberation and the Dialectics of Revolution: Reaching for the Future* (1985), qui ont été traduits en plusieurs langues. Ses archives ont été déposées à la Wayne State University de Detroit et ses amis ont ouvert un fonds pour la publication de ses inédits (Raya Dunayevskaya Memorial Fund, 59, Van Buren, Room 707, Chicago III.60605.).



## Préface à "Marxisme et liberté" (1957)

Devant la lutte constante de l'homme pour la liberté absolue, menée de chaque côté du rideau de fer, on peut parler, aujourd'hui, d'un véritable complot dont le but pervers serait d'identifier le marxisme, théorie de libération, à son contraire, le communisme, théorie et pratique de l'esclavage. Cet ouvrage se propose de restaurer l'essence originale du marxisme, « naturalisme ou humanisme conséquent », selon les termes mêmes de Marx.

Jusqu'à présent, les racines américaines du marxisme sont restées cachées. Il est connu, mais non de tous, que Marx aida les Nordistes pendant la guerre de Sécession. Il est encore moins connu que les chemins des abolitionnistes et de Marx se croisèrent alors. Enfin, on ignore tout à fait que, sous l'impact de la guerre civile aux U.S.A. et des luttes ouvrières pour la journée de huit heures, Marx remania complètement la structure de son œuvre théorique majeure, *Le Capital*. Le présent ouvrage présente la première analyse de ces faits. Notre époque se caractérise par « une lutte pour l'esprit humain ». A moins de puiser sa force dans la notion de rapports radicalement nouveaux entre l'homme et la machine, entre >l'homme et l'homme, cette lutte est vaine. L'actualité du marxisme réside justement en ceci : jamais un philosophe n'a eu un concept plus élevé de l'humanité; jamais, cependant, une conception philosophique n'a été aussi profondément enracinée dans la notion clef de la nécessité première de toute société humaine : travailler et produire. Que la bombe H mette en péril la survie même de la civilisation n'y change rien. La réponse au problème n'est pas dans les manchettes de journaux, mais dans la production. C'est ce qui confère à la pensée de Marx son actualité. Les problèmes qu'il posait, il y a un siècle, font l'objet, actuellement, de luttes concrètes à l'usine et dans la société.

Le fondement philosophique du marxisme ne fut pas pleinement compris avant le développement de l'État totalitaire. Aujourd'hui seulement, on peut comprendre que Marx ne rejeta pas le communisme de son époque par un esprit humanitaire du XIX<sup>e</sup> siècle, qui aurait accompagné ses théories économiques scientifiques. Sa prédiction de la chute inévitable du capitalisme et de l'apparition d'un ordre humain nouveau n'avait rien d'un matérialisme vulgaire : Marx sut prévoir que les ouvriers rechercheraient leur universalité et leur épanouissement dans leur rôle social de producteurs. Simple refus de la propriété privée, le communisme ne pouvait pas être en tant que tel — avertissait Marx — « le but du développement humain, — la forme de la société humaine ». Le marxisme est une théorie de libération ou il n'est rien. Marx eut pour souci majeur la liberté de l'humanité, le gaspillage de vies humaines, loi générale absolue, inévitable du développement capitaliste. Le communisme russe s'appuie sur le même principe moteur que le capitalisme : verser au travailleur le minimum, en extirper le maximum. C'est « le Plan »... Pour Marx, c'était la loi de la valeur et de la plus-value. Il prédisait que le libre développement de cette loi engendrerait la concentration du capital « entre les mains d'un seul capitaliste ou d'une seule compagnie de capitalistes ». Il prédisait également le glissement actuel vers le capitalisme d'État. Non qu'il eût des dons de prophète, mais il retraça toutes les étapes du développement social suivant la méthode dialectique. On ne saurait comprendre les grands ouvrages théoriques de Marx si l'on part avec le préjugé selon lequel la méthode spécifique de la dialectique hégélienne est une absurdité. La véritable absurdité consisterait à présenter la méthode comme preuve de la théorie. Celle-ci ne peut être prouvée que par la pratique, par l'évolution concrète de la société. Cet ouvrage couvre donc l'évolution du machinisme, de la révolution industrielle jusqu'à l'automation actuelle. Nous avons traité trois courants majeurs de pensée : 1. l'évolution de l'économie politique anglaise, les doctrines révolutionnaires françaises et la philosophie idéaliste (hégélienne) allemande, en fonction du développement de la société au cours de la période 1776-1831; 2. le développement du marxisme, du vivant de Marx et après, en fonction des luttes de classes, à l'époque de la guerre de Sécession, de la Commune de Paris, de la première guerre mondiale et de la révolution russe; 3. la méthodologie marxiste, appliquée aux problèmes soulevés par le mouvement vers le capitalisme d'État d'un côté, la liberté absolue de l'autre. L'union de la

théorie et de la pratique, qui caractérisa la période de maturité de Marx (1843-1883), reste le défi de notre époque. Deux mouvements poussèrent l'auteur à écrire ce livre : 1. celui des ouvriers américains; 2. celui des ouvriers de l'Allemagne de l'Est. Tous deux se situèrent entre 1950 et 1953, au moment de la guerre de Corée et de la mort de Staline. Les ouvriers américains, en particulier ceux des mines et de l'automobile, commençaient à se heurter aux réalités de l'automation; la productivité ne fut plus une question de revendications salariales; les ouvriers exigeaient de meilleures conditions de travail, réclamaient un mode de vie tout à fait nouveau. A la même époque, les ouvriers de l'Allemagne de l'Est défièrent le régime communiste par leur soulèvement du 17 juin 1953. Quelques semaines plus tard, éclatait la révolte des camps de travail forcé de Vorkhouta, en Russie même. Le glas de la fin prochaine du totalitarisme russe sonnait au fond des steppes de la Sibérie et au cœur même de l'Europe. Tous, du philosophe dans sa tour d'ivoire à l'homme de la rue, se posent cette question : est-ce que l'homme *peut* être libre à notre époque totalitaire? Les révoltes de 1953, puis la révolution hongroise de 1956 ont répondu par l'affirmative aux générations futures. Les luttes des Noirs dans la période 1956-1957 ouvrent, elles aussi, le chemin d'une nouvelle société. La « petite guerre » de Suez faillit nous précipiter dans la troisième guerre mondiale. Mais des deux côtés de l'Atlantique, l'homme, face à la crise mondiale, s'est mis en quête d'une philosophie nouvelle.

Le théoricien, aujourd'hui plus que jamais, ne peut s'en remettre à sa propre inspiration. La théorie exige une adaptation constante des idées à la lumière des actions et des pensées des ouvriers. Ainsi, je commençai à préparer les éléments de ce livre sur la transformation de la Russie, État ouvrier, en son contraire, c'est-à-dire en une société à capitalisme d'État, lorsque la deuxième guerre mondiale éclata. Maints spécialistes, qui partageaient ou ne partageaient pas mes opinions, contribuèrent à mon travail. A l'origine, cet ouvrage était une analyse marxiste du capitalisme d'État. Il ne prit sa forme actuelle de *Marxisme et Liberté* que dans la période 1950-1953, avec l'apparition du nouveau mode de production et des révoltes qui s'ensuivirent. Nous vivons à une époque d'absolus, à la veille de la fin de toute tyrannie, à la veille de la libération absolue; il est donc impérieux de réaliser une union nouvelle entre la théorie et la pratique; ce besoin, à son tour, dicte une nouvelle méthode d'écrire; en tout cas, il dicta la méthode suivie dans la rédaction du présent ouvrage.

Je parcourus le pays, présentant oralement les idées de ce livre à des groupes d'ouvriers de l'automobile, de la métallurgie, à des mineurs, à des étudiants. Leur apport fut précieux; ils exprimèrent, dans leur propre langage, en s'appuyant sur des expériences personnelles, leur vision des choses; j'y gagnai une compréhension *nouvelle* des faits. C'est ainsi qu'un mineur de la Virginie occidentale, tout modeste à propos de sa compréhension du « marxisme », dépouilla la liberté de son enveloppe abstraite et lui donna une signification concrète : « J'ai écouté ce que vous avez dit sur Marx, dit-il. Je ne peux pas m'exprimer comme lui mais je sais bien de quoi il parle. Ce matin, il devait être 6 heures moins le quart, je traînais encore au lit. Je regardai par la fenêtre et me dis : " Mon vieux, tu dois te lever et descendre, que tu le veuilles ou pas. " Je n'en soufflai mot à ma femme; mais dans mon for intérieur, je me suis dit : " Et tu te prétends un homme libre? " » Ces premiers entretiens finis, je rédigeai un premier texte, puis le soumis à l'étude de quelques-uns de ces groupes; après trois mois, je faisais taper leurs commentaires; après les avoir examinés attentivement et avoir remanié mon premier manuscrit, j'entrepris une deuxième tournée de discussions intensives, dont quelques-unes sont rapportées ici. Ce n'est qu'à la fin de ces entretiens individuels que j'entrepris la rédaction présente de *Marxisme et Liberté*.

Je désire donc dédier cet ouvrage aux ouvriers de l'automobile et de la métallurgie, aux mineurs, aux étudiants qui ont tant contribué à la rédaction de ce livre. Ils sont mes co-auteurs.

Raya Dunayevskaya, Détroit, Michigan, mai 1957.

P.S. En relisant les épreuves, l'auteur prit la liberté d'ajouter quelques notes sur les événements (tel le discours de Mao Tsé-toung, *De la Contradiction*) qui eurent lieu entre l'impression de cet ouvrage et sa publication. R. D., septembre 1957.

# L'automatisation en Amérique (1958)

Extrait de *Marxisme et liberté*.

## deuxième section : la scène américaine

L'Amérique n'a pas échappé au capitalisme d'État, dont nous avons décrit le stade suprême dans notre analyse de l'économie russe. La deuxième guerre mondiale révéla le rôle primordial de l'État dans l'économie du pays. Il ne s'agissait pas d'un phénomène transitoire, lié à la guerre; il s'était déjà amorcé au cours de la période précédente, comme il ressort de l'étude des rapports des Comités économiques nationaux temporaires. (*Temporary National Economic Committees*)<sup>232</sup>. L'emprise de l'État sur l'économie est le véritable indice du stade actuel du capitalisme. En temps de paix comme en temps de guerre, l'État ne réduit ni les monopoles ni les trusts, il ne limite nullement ses interventions. Bien au contraire, il accentue les caractéristiques du capitalisme, c'est-à-dire la centralisation du capital d'un côté, la concentration des travailleurs de l'autre. Ainsi se constituent deux parties adverses, planificateurs et ouvriers. Ces derniers créent leurs propres organisations, tel le *Congress of Industrial Organizations* (C.I.O.), pour lutter contre le *National Recovery Act* (N.R.A.), ou bien, ils ont recours aux grèves sauvages pour s'opposer aux bureaucraties ouvriers.

Le capitalisme d'État n'est pas le résultat direct d'une évolution ininterrompue du capitalisme. Celui-ci passe par la transformation progressive de certains phénomènes en leurs contraires. Il a vécu, survécu et progresse par la libre concurrence. C'est pourquoi il connut son apogée sous un régime démocratique bourgeois ou parlementaire. Le capitalisme d'État signifie et ne peut signifier que bureaucratie, tyrannie et oppression (*cf.* l'Allemagne nazie et, actuellement, la Russie totalitaire). Ces éléments sont partout présents, même aux U.S.A. « Il ne s'agit point ici, écrit Marx, du développement plus ou moins complet des antagonismes sociaux qu'engendrent les lois naturelles de la production capitaliste, mais de *ces lois elles-mêmes*, des *tendances* qui se manifestent et se réalisent avec une nécessité de fer. Le pays le plus développé industriellement ne fait que montrer à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle l'image de leur propre avenir <sup>233</sup>. » La réciproque est vraie. Étant donné le contexte du marché *mondial* et le développement accéléré des pays sous-développés, dès qu'ils commencent à « rattraper » les pays avancés, les premiers montrent aux seconds l'image de leur propre avenir. Les Hitler, les Mussolini, les Staline ne sont pas seulement allemands, italiens ou russes. Leur volonté n'est pas la seule expression de leur volonté personnelle. Elle représente des forces objectives.

Staline croyait façonner l'État à l'image du Parti. C'était tout au moins son intention consciente. En fait, ce fut le contraire. l'état transforma le Parti à *son* image et celui-ci devint, à *son tour*, le simple reflet du dernier stade du procès de production capitaliste. Ce qui distingue le monopole d'État du monopole privé, c'est la non-séparation entre la politique (l'État) et la production (l'économie). Le Parti applique le plan d'État dans la société; l'armée des directeurs d'usines, des contremaîtres et des « délégués syndicaux » l'applique dans la production. C'est à bon escient que Marx résuma l'économie capitaliste dans la formule : « Le mort saisit le vif. » De nos jours, la « discipline militaire » par laquelle le travail mort domine le travail vivant revêt un masque macabre, même dans ses atours les plus riants. La classe dirigeante qui se fait appeler « intelligentsia sans classe » a pour compagnes la terreur et la mort. Disposant déjà de l'exemple moderne du capitalisme d'État russe, nous ne retracerons pas ici le développement économique des U.S.A. où le capitalisme d'État ne représente qu'une tendance. L'Amérique et la Russie poursuivent les mêmes objectifs, mais elles ne sont pas sœurs jumelles. L'« individu scientifique » (*scientific individuel*) qui travaille dur, persuadé de pouvoir éviter le totalitarisme du capitalisme d'État, est un phénomène spécifiquement américain. Il suffit de voir la masse de recherches et d'études sur « les rapports humains dans l'industrie », menées dans les années 30, puis à la fin de la deuxième guerre mondiale, alors que le pays traversait la période de transformation du *New Deal Planning* et approchait

de l'ère de l'automatisation. L'Amérique, ce pays si pauvre en théoriciens qu'il vit dans l'illusion d'avoir échappé au marxisme, est le meilleur point de référence si l'on veut définir la différence entre « l'homme scientifique » et le bureaucrate d'État. La grande dépression brisa toute illusion. Elle détruisit définitivement la foi aveugle des ouvriers dans la rationalité du système économique américain. Dans les secteurs à plein emploi, les patrons constatèrent bien vite qu'ils ne pouvaient exploiter davantage les ouvriers sur la base des anciens rapports économiques. Les secteurs frappés de chômage, et ils étaient nombreux, dénoncèrent la débâcle du capitalisme.

L'étude la plus retentissante concernant les « relations humaines » fut le projet Hawthorne<sup>234</sup>, mené à la *Western Electric Company* par Elton Mayo, professeur de Recherche industrielle à l'université Harvard. Ses analyses présentaient un caractère nouveau : elles avaient pour point de départ les rapports humains à l'usine, considérant ceux-ci comme le problème fondamental de l'industrie moderne. D'où la profusion d'entrevues d'ateliers (*plant interviews*) et d'enquêtes sur le terrain (*on the spot reporting*)<sup>235</sup>. Elton Mayo fut le premier à découvrir que les ouvriers suivaient un code de conduite bien précis à l'usine : 1. ne pas faire montre de trop de zèle (*rate-buster*); 2. ne pas filouter (*chiseler*); 3. ne pas moucharder (*squealer*); 4. ne pas jouer au chef (*big-shot*).

Au début des années 40, les ouvriers américains commencèrent à esquisser une nouvelle philosophie économique pour remplacer l'ancien dogme bourgeois : « Produire pour produire. » Les G.I., loin de faire bande à part, étaient visiblement du côté des ouvriers au premier rang de cette bataille contre l'ancienne philosophie économique. « Beaucoup d'autres chercheurs, écrit Sebastian de Grazia dans *The Political Community*<sup>236</sup>, ont illustré le caractère impersonnel de la vie moderne par des études approfondies sur les locataires de chambres meublées, de chambres d'hôtel, sur l'homme marginal. » Mais dans l'ensemble, ces individus ont vécu en marge des divers mouvements. Pour trouver une révolte contre la compétition et le dirigisme de nos sociétés, il faut donc se tourner vers un autre groupe social, celui des ouvriers. Leur révolte ne se pare pas de symbolisme. Les ouvriers vont de l'avant, sans craindre de porter des jugements moraux. « Même si je trouvais un meilleur boulot, à quoi cela servirait-il? Je pourrais tout au plus gagner cinq cents \* de plus de l'heure... Mais pourquoi se faire bousculer par un contremaître si on n'y est pas forcé? Le contremaître de mon atelier est un certain Simon Legree. L'autre jour, il a attrapé un type parce qu'il était resté trop longtemps aux W. C. Mon Dieu, il faut bosser, bosser sans arrêt. Pas une minute de répit. « C'est à cause de ce salaud que beaucoup d'hommes quittent cette usine. A cause de lui et d'autres comme lui. C'est un contremaître. Dès le premier jour, il met Jack devant deux fraiseuses. Le bâtard! Evidemment mon copain refuse, alors le contremaître appelle le chef d'atelier. Celui-ci dit à mon copain : " Qu'est qu'il y a, G.I., le travail te fait peur? " Et Jack lui répond : " Le travail ne me fait pas peur, mais ça, c'est trop; je n'en veux pas, de ton boulot. " Les patrons y vont trop fort. Ils demandent trop. Il y a deux contremaîtres vaches dans mon atelier. Il y a deux jours, quand un G.I. revient des W. C. le contremaître lui dit qu'il était resté trop longtemps. Que la guerre était finie. Vous vous rendez compte? Dans un autre atelier, un autre G.I. se trompa, ou ne tint pas la cadence, ou quelque chose comme ça, et le contremaître lui dit : " D'où viens-tu? " et le type lui lance à la figure : " D'Italie, pour sauver ta peau. " Ah, bon sang, que cette histoire me fit du bien! »

« Pour sûr, la plupart d'entre nous pourraient très bien doubler leur paie en travaillant au maximum, mais où serait l'avantage? Il faut bien qu'un type jouisse de la vie. Ma petite femme préfère me voir de bonne humeur plutôt que d'avoir quelques sous en plus. Etant donné le système, aucun de nous ne deviendra un Van Astorbilt, alors pourquoi se priverait-on du plaisir d'être avec les copains, de travailler ensemble? »  
*Toute la sociologie et la psychologie sociale contemporaines débutent par cette réaction : le refus, de la part des ouvriers, de ne respecter aucun des anciens contrôles, aucune des anciennes normes du capitalisme.*

### 1. Rangs et dirigeants syndicaux

La deuxième guerre mondiale contribua à déformer rapidement les dirigeants syndicaux américains; ils devinrent des bureaucrates ouvriers; c'est ainsi que la guerre consacra Reuther comme le planificateur : non content d'imposer des mesures de *speed-up* à la production, il transforma l'industrie de l'automobile en arsenal, avec le soutien de Wilson, secrétaire à la Défense et aussi président de la *General Motors*. Mais les ouvriers apprirent bien vite à haïr ces bureaucrates ouvriers autant que les P. D. G.

« Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, écrit un ouvrier de Detroit<sup>237</sup>, la compagnie n'a pas cessé d'introduire des changements dans l'atelier, avec la collaboration des délégués ouvriers (délégués d'atelier, membres des comités et dirigeants syndicaux). Après la création de l' *United Auto Workers* (U. A. W.), le pire délit dont un délégué syndical pouvait se rendre coupable était de se montrer amical à l'égard d'un contremaître. J'ai connu des délégués d'atelier qui se sont fait vider pour cela. Il y avait une séparation bien nette entre les ouvriers et la compagnie. Tout ouvrier qui parlait ou qui plaisantait avec le contremaître passait un mauvais quart d'heure. Il devenait aux yeux des autres le fantôme de la compagnie.

« Au début, si l'ouvrier se disputait avec le contremaître, ce dernier essayait par n'importe quel moyen de régler l'affaire. Il essayait d'éviter à tout prix que l'ouvrier appelle le délégué d'atelier car il savait que celui-ci défendrait l'ouvrier. Les ouvriers usaient de tous les moyens dont ils disposaient, y compris la grève, pour lutter contre la direction. Et les dirigeants syndicaux étaient contraints de les suivre. Ils dépendaient de la force des ouvriers. L'ouvrier moyen était lié à ses camarades par un fort sentiment de solidarité. Depuis cinq ou six ans, les dirigeants syndicaux s'efforcent de convaincre les ouvriers que les patrons ne sont pas si mauvais que ça, que les ouvriers qui provoquent des grèves veulent affamer les autres et leur famille. Ouvriers et patrons, disent-ils, peuvent coexister pacifiquement. Les dirigeants syndicaux menacent les ouvriers qui " provoquent des grèves ". La direction a saqué des centaines d'ouvriers qui avaient mené des actions de grève avec l'approbation de leur syndicat. Elle menace de faire subir le même sort à ceux qui voudraient imiter leurs camarades. Cela a contribué, en partie, à affaiblir les liens qui unissaient les ouvriers.

« Aujourd'hui, le délégué d'atelier passe pratiquement toute sa journée à papoter dans le bureau de la direction, ou à se promener avec des membres de la direction, bras-dessus, bras-dessous. Ils n'ont plus le temps de parler avec les ouvriers, sauf en période d'élections. Ils sont du côté de la direction dans presque tous les conflits. Aujourd'hui, lorsqu'un ouvrier se dispute avec un contremaître, celui-ci dit : " Appelle le délégué ", car il sait fort bien quelle sera son attitude. Souvent, c'est lui-même qui va le chercher. Il le dresse contre les ouvriers. Récemment, la direction retira un ouvrier d'une équipe de trois hommes qui faisaient le même type de boulot. Les ouvriers protestèrent. Sur ce, arriva le chef d'atelier qui leur dit : " Si vous ne faites pas le boulot, j'appelle le délégué d'atelier et vous serez forcés de le faire quand même ". » Un membre de comité d'entreprise racontait, à la même époque, comment les ouvriers isolent grands bureaucrates et membres du comité :

« Actuellement, la source des conflits dans les ateliers n'est pas une question de salaires mais plutôt l'aversion des ouvriers pour leur rôle dans la production. Ils ont cru, en créant des syndicats, forger des instruments qui leur permettraient d'organiser et de contrôler la production à leur profit. Les capitalistes, bien conscients de cela, insistèrent pour que les syndicats reconnaissent le mode de production capitaliste. Tel est le conflit de base que les dirigeants syndicaux sont incapables de résoudre, le dilemme qui déchire maint dirigeant issu de la classe ouvrière. Ce conflit réapparaît constamment, sous divers aspects; il harcèle les dirigeants syndicaux au niveau local. Par exemple, une norme de production est fixée. Si l'ouvrier responsable refuse de se plier à la norme, on l'envoie au bureau des *Labor Relations*; là, on le sermonne; on lui ordonne de respecter les cadences. Le délégué censé représenter les ouvriers ne peut que se mettre de la partie et rappeler à l'ouvrier que sur la base du contrat, il doit produire selon les normes de la production ou accepter d'être licencié.



« Encore un exemple : on fixe les normes de production pour, disons, une chaîne de cent hommes. Les ouvriers protestent; ils sont prêts à faire la grève. La direction ou les ouvriers font venir le délégué. Celui-ci dit aux hommes que la direction a le droit de fixer des cadences; que les grèves sont illégales; qu'ils devraient accepter les normes. Les dirigeants essaient de résoudre ce dilemme en revendiquant des avantages hors du procès de production. Ils assument un rôle d'assistante sociale, à l'intérieur et à l'extérieur de l'atelier. Les ouvriers le sentent bien. Un jour, un ouvrier se plaignait de l'application d'un *speed-up*; il me demanda : " Qu'allez-vous faire? Rien, comme d'habitude. A quoi sert le syndicat? Surtout ne venez pas me parler de l'action que vous allez entreprendre auprès de l'épicier ou du marchand de lingerie féminine du quartier pour obtenir une réduction de prix. Faites donc quelque chose contre le *speed-up!* " »

Partout aux U.S.A., l'accroissement de la productivité est le problème primordial, au niveau tant industriel que politique. Dirigeants syndicaux, ingénieurs, *businessmen*, cadres et membres du gouvernement se retrouvent dans des conférences sur la productivité, parallèles aux conférences russes sur la production. Longtemps, ces conférences sur la productivité n'aboutirent à rien, jusqu'au jour où l'association de la « science pure » et de la technique produisit un miracle <sup>258</sup>. Un cadre de Ford n'avait pas plus tôt baptisé ce « miracle » *Automation* que le nouveau terme était sur toutes les lèvres. Depuis la révolution industrielle, rien de comparable n'avait provoqué une telle scission dans la société. A l'usine, l'automation a imposé deux attitudes de classe radicalement différentes, selon le côté de la machine où l'on se trouve : si l'on est l'ouvrier qui la fait fonctionner, on sent son emprise sur chaque partie du corps : plus fatigué, plus tendu, plus éreinté qu'auparavant, on se sent aussi utile qu'une roue quelconque. Jamais on ne domine la machine. C'est toujours elle qui domine et isole l'ouvrier de ses camarades. Il se sent de plus en plus seul, au fur et à mesure que ce monstre déloge ses camarades d'atelier.

Si, par contre, on est le chef d'atelier, on compte minutieusement les pièces qui vont aux mains de la direction, on exalte les qualités et les bienfaits de la machine. Cette attitude des capitalistes et de leurs agents opéra un véritable lavage de cerveau chez les bureaucrates syndicaux. Ils restèrent indifférents aux griefs et aux aspirations des ouvriers; ils ne prêtèrent pas attention à leur mécontentement à l'égard des conditions de travail et des nouvelles cadences; ils n'écoutèrent pas les ouvriers qui récusaient ce type de travail où l'homme deviendrait une autre roue de l'engrenage et la machine, « le cerveau »; au contraire, ils recommandèrent aux ouvriers de ne pas agir « contre » l'automation. Ainsi, en 1949, lorsque les mineurs se virent confrontés, pour la première fois, avec une machine baptisée le *mineur permanent*, John L. Lewis ignore leur grève générale et annonça que le syndicat était pour le « progrès ». La force ouvrière des mines fut littéralement réduite de moitié.

Lorsque l'automation arriva chez Ford, Reuther exhorta les ouvriers à considérer « le futur » où ils connaîtraient la journée de six heures, à ne pas se révolter contre le chômage transitoire. Mais, faut-il le rappeler, on en est toujours à la journée de huit heures que les ouvriers obtinrent grâce à leurs luttes prolongées et tenaces.

Toute université, de Michigan à Harvard, possède un projet technologique. Les bureaucrates ouvriers assistent aux conférences pour répéter comme des perroquets les paroles de la « classe instruite » <sup>239</sup>. Bureaucrates syndicaux et professeurs d'université cachent, sous des phrases pompeuses, les véritables résultats d'études spécifiques (*case studies*). Prenons l'exemple de la fermeture, il y a déjà quelques années, de l'entreprise *Murray Body Works* (tout ouvrier de l'industrie de l'automobile de Détroit ne connaît que trop bien ce cas) : cinq mille ouvriers se retrouvèrent les mains vides, dans la rue, toute la journée devant eux; ils avaient été licenciés. Mais la direction était « dynamique ». Elle se lança dans une autre affaire, un *bowling*. Elle quitta Detroit. Les cinq mille ouvriers restèrent à Detroit, chômeurs. Encore un autre exemple : le cas des ouvriers non licenciés, qui travaillent dans un secteur automatisé. Contrairement à la croyance que l'automation allège considérablement le travail de l'homme, les ouvriers soutiennent que

celle-ci entraîne une plus grande tension car il faut produire plus vite et davantage. Contrairement aux élucubrations de Reuther <sup>240</sup> pour qui tout ouvrier allait devenir un technicien spécialisé, l'automatisation ne s'accompagne pratiquement pas de promotion professionnelle. Les dirigeants syndicaux poursuivent tranquillement leur technique de lavage de cerveau, qui se passe de salle de torture. Ils ne prêtent pas l'oreille aux revendications concrètes des ouvriers. Il est bien plus commode de prêter foi aux chimères qui perpétuent l'exploitation capitaliste. Mais l'attitude des *ouvriers* à l'égard de l'automatisation renferme le germe d'un changement radical des rapports à l'usine et *donc* dans la société.

(a) « Nickel », dans le texte : pièce de 5 cents. (N. d. T.)

## **l'automatisation et le nouvel humanisme**

*« La technologie met à nu le mode d'action de l'homme vis-à-vis de la nature, le procès de production de sa vie matérielle, et, par conséquent, l'origine des rapports sociaux et des idées ou conceptions intellectuelles qui en découlent. L'histoire de la religion elle-même, si l'on fait abstraction de cette base matérielle, manque de critérium... Pour ce qui est du matérialisme abstrait des sciences naturelles, qui ne fait aucun cas du développement historique. » Marx.*

### 1. Différentes attitudes à l'égard de l'automatisation

L'année 1950 inaugura une ère nouvelle pour la production. Cette année-là, l'automatisation<sup>241</sup> fit vraiment son apparition dans l'industrie sous la forme du *mineur permanent*. Le terme « automatisation » n'avait pas encore cours. Mais l'apparition du *mineur permanent* déclencha la plus longue grève de mineurs jamais entreprise depuis la création du *Committee for Industrial Organization* (C.I.O.). La grève éclata, d'ailleurs, dans les usines les plus modernes, où *Consol*, la plus grande compagnie de charbon, avait introduit le *mineur permanent*. Au cours des neuf mois de grève, les mineurs se tournèrent aussi contre John L. Lewis, autre fait sans précédent depuis la création du grand syndicat américain.

Rien ne les arrêta, pas même la loi Taft-Hartley, qui servit à infliger une amende d'un million de dollars au syndicat des mineurs. Ces derniers étaient décidés à ne pas laisser les autres penser à leur place. Ils ne disaient pas ce qu'ils avaient dans la tête; mais ils montrèrent que leurs préoccupations n'étaient ni la caisse du syndicat, ni la simple menace de chômage, mais quelque chose de nouveau qu'ils nommèrent le *tueur d'hommes*. Le *mineur permanent* leur inspirait une frayeur toute nouvelle. Les anciens griefs, la crainte des anciens risques, passaient au deuxième plan devant ce tueur d'hommes, véritable *menace de mort*. Bien vite, la hantise des mineurs devint réalité. Le fonctionnement sans répit du mineur permanent, la cadence qu'il imposait, déclenchèrent une telle panique que des ouvriers âgés essayèrent de faire valoir leur ancienneté pour y échapper; ils déclarèrent carrément préférer être congédiés, plutôt que travailler avec ce monstre. Avant 1949, la situation n'avait pas été poussée à une telle extrémité. Les mineurs se limitaient à préférer un travail plus léger à un salaire plus élevé; après 1949, la région minière connut la période du plus grand chômage depuis la dépression; le *mineur permanent* vidait des villes entières de leur population en Pennsylvanie et en Virginie occidentale; les mineurs mouraient littéralement de faim à cause du prolongement de la grève, mais continuaient à refuser de reprendre le travail. C'était, en presque vingt ans, la première rupture grave entre les mineurs et John L. Lewis. Un mineur devait déclarer à l'auteur : « Il y a un temps pour la prière, c'est le dimanche; il y a un temps pour agir : pendant la Dépression, nous prîmes les choses en main. Nous créâmes notre syndicat, et veillâmes à ce que nos familles ne meurent pas de faim. Il y a un temps pour penser. C'est ce qu'il faut faire maintenant. Ce que je voudrais savoir, c'est quand et comment les travailleurs, tous les travailleurs, auront assez de confiance en eux-mêmes pour comprendre qu'ils sont capables de créer un monde meilleur, et pour cesser de laisser aux autres le soin de penser à leur place. » Ce mineur avait compris que le syndicat ne valait guère mieux que la direction d'entreprise. Et cela, parce que les troupes avaient laissé

aux « autres », aux dirigeants, le soin de penser et de signer les contrats à leur place. Que signifiait le mot « progrès » alors que cette nouvelle machine ravageait votre vie, au travail et ailleurs? Les changements apportés par l'action des ouvriers avaient fini par *engendrer leurs contraires*. Les mineurs nommaient un délégué qui était censé les représenter auprès de la direction. Mais celui-ci était devenu, et nul ne l'ignorait, un bureaucrate syndical, qui se rendait au Bureau du District, non pour combattre auprès des ouvriers contre la direction, mais pour leur ordonner de produire davantage. Ce mineur voulait savoir pour quelles raisons, en 1943, les mineurs avaient fait bloc et déclaré aux membres du Sénat qu'ils aillent eux-mêmes extraire le charbon, s'ils tenaient tant à augmenter la production, et pourquoi, actuellement, personne ne parlait de la sorte aux dirigeants syndicaux. « L'ouvrier a un cerveau, dit ce mineur, pourquoi laisse-t-il les autres penser à sa place? Si seulement il *pouvait ne pas y avoir de séparation entre la pensée et l'action*. » Mais personne ne prêtait l'oreille aux paroles des mineurs. Personne ne les écoutait. Les journaux quotidiens décrivaient en long et en large l'amende que le juge Goldsborough avait imposée à Lewis; le journal *United Mine Workers Union* en faisait autant; quant aux feuilles de gauche, elles annonçaient une nouvelle grève et réitéraient leurs témoignages de sympathie à l'égard des mineurs.

En 1953, une crise économique frappa les U.S.A.; à Detroit, capitale mondiale de l'industrie automobile, le chômage prit des proportions telles que le mot « automation » fut sur toutes les lèvres. L'automation ne se réduit pas à une seule machine, conçue spécialement pour une tâche donnée. C'est une nouvelle méthode de production qui embrasse l'industrie tout entière : des machines automatiques remplacent l'homme. En effet, dans la méthode de production automatique ou semi-automatique que l'automation entraîne, la fonction de l'ouvrier se réduit à surveiller la machine, à presser des boutons tandis qu'un groupe de techniciens se tient prêt à toute réparation éventuelle.

Très vite, l'opinion publique accusa le terme d' « automation » de faire revivre la phobie des dépressions : depuis les savants, qui, dès le début avaient prévu les conséquences les plus néfastes de cette nouvelle révolution industrielle [242] jusqu'aux hebdomadaires d'affaires, sans oublier le « cadre » de Ford qui avait forgé le terme. *Business Week* [243] alla jusqu'à déclarer que, dans cette question d'automation, il y avait 90 p. 100 de névrose et 10 p. 100 de faits. Les bureaucrates syndicaux se mirent de la partie en saluant le « progrès » et en dépeignant un futur *idéal* au lieu de parler du présent. La séparation entre ouvriers et bureaucrates syndicaux saute aux yeux lorsqu'on considère leurs attitudes respectives à l'égard de l'automation. L'ouvrier de Detroit en parle comme d'un monstre qui affecte sa vie quotidienne; Reuther, lui, parle du futur et des « perspectives » d' « amélioration considérable des conditions de vie » de « loisirs » qu'ouvre l'automation. « Je ne sais pas de quoi il parle, déclara une ouvrière à l'auteur. Je n'ai pas le temps de souffler et encore moins de flemmarder. Chez Ford, la semaine de travail est maintenant de cinquante-trois heures et ce bonhomme parle de " loisirs ". Les conditions de travail n'ont jamais été aussi dures depuis la création du C.I.O. Tout ce que l'automation nous a apporté, c'est le chômage et le surmenage. *L'un et l'autre*. » Un mineur devait dire à l'auteur que les cadences et la tension de la production automatique lui avaient fait perdre quinze kilos. Et ce n'était pas tout. Il y avait aussi la question de la sécurité dans le travail. « Ils ne prennent plus le soin de vérifier les machines; le nombre d'accidents a beaucoup augmenté. On ne peut plus travailler en sécurité; je ne veux pas travailler " tout en revendiquant "; je m'y refuse, c'est tout. A quoi cela servirait-il de protester si je me fais tuer? Si quelque chose m'arrive, ce n'est pas l'entreprise qui va s'occuper de ma femme et de mes gosses. C'est déjà arrivé à un camarade. Je ne serai pas le deuxième. » Les ouvriers de l'industrie automobile dénoncèrent, eux aussi, les risques de l'automation. A Detroit, les ouvriers disaient que ces nouvelles machines allaient mutiler beaucoup d'hommes. Un ouvrier racontait : « Le même jour, quelqu'un se fit écraser un doigt et couper un autre. Avant la fin de la semaine, un autre ouvrier perdit un doigt, et un troisième camarade s'en fit couper trois par une machine. » Tout l'atelier était couvert d'affiches, sur lesquelles on lisait : « Travailles-tu dans des conditions de sécurité? » Une demi-heure après le premier accident, les ouvriers avaient ajouté sur ces affiches : « Cette machine n'est pas assez sûre pour y travailler. » L'automation n'a

pas créé de nouveaux postes de travail. Bien au contraire. De 1948 à 1955, le nombre de mineurs est tombé de 425 000 à 225 000, c'est-à-dire au niveau du début du siècle. C'est aux jeunes techniciens que vont les « nouveaux » postes. La direction espère ainsi creuser davantage le fossé entre les ouvriers et les « nouveaux techniciens » spécialisés (*skilled « new scientific men »*); jusqu'à maintenant, elle n'y a pas trop réussi. John L. Lewis, qui s'est toujours déclaré pour le « progrès » technologique, obtint une augmentation de salaires (ce dont les ouvriers se moquaient) au lieu de se battre pour une diminution de la journée de travail et de meilleures conditions (ce que les ouvriers désiraient). En 1955, tous durent admettre que la grève prolongée de la Westinghouse était causée par l'automatisation. On l'appela la première grève de l'automatisation. L'étude des cadences (*time study*) fut finalement reconnue comme étant à l'origine du conflit. Les ouvriers de cette industrie avaient compris que l'étude détaillée des mouvements requis pour une tâche donnée ne visait pas à alléger le travail des ouvriers, mais à concevoir un programme unique qui serait incorporé à la machine; celle-ci délogerait cent hommes; les ouvriers non congédiés devaient travailler à un rythme dix fois plus grand, avec, pour seul compagnon, ce monstre automate. Les ouvriers ne se perdent pas dans des discussions abstraites sur les loisirs et l'abondance d'une époque future, non précisée. Ils posent des questions bien concrètes : 1. quel taux de chômage l'automatisation apportera-t-elle? 2. est-ce que le droit d'ancienneté, conquis au prix de tant de luttes pour se protéger des licenciements arbitraires de la direction, ne deviendra pas lettre morte dans les nouvelles conditions? 3. où aboutira ce *speed-up* incessant? Les machines assassinent les hommes, elles ne cessent de se détraquer et détraquent le système nerveux de ceux qui travaillent dessus. Un sondage de la radio de Detroit révéla qu'après la Russie, c'est l'automatisation que les ouvriers craignent le plus. Le ministère du Travail essaya par tous les moyens de rassurer le peuple américain : l'automatisation n'allait pas déferler comme un raz de marée; elle se ferait graduellement, pas à pas [244]. Les vieux radicaux, évidemment, déclarèrent solennellement qu'ils se rangeaient du côté des ouvriers dans la lutte pour la satisfaction des revendications immédiates, mais ils étaient persuadés que le capitalisme ne pourrait jamais introduire pleinement l'automatisation, ayant trop d'intérêts dans la structure de la production telle qu'elle se présentait alors. Il est incontestable que seul un dixième des investissements que les machines automatiques pouvaient « utiliser » fut, en fait, investi, à cause des complications inhérentes au système : opposition du travail, usure rapide du matériel [245.] Comme l'avait déjà prévu Marx, recueil sur lequel le capitalisme finit par se briser, c'est le capitalisme même. Les tendances à la stagnation, au déclin et à la baisse du taux de profit sont inhérentes au capitalisme. La réalité actuelle confirme les prévisions théoriques de Marx : la société capitaliste doit, « *sous peine de mort* », transformer l'ouvrier devenu un homme fragmentaire, un accessoire vivant de la machine, en un être pleinement développé, capable d'exécuter une grande variété de tâches.

Mais la chute du capitalisme ou l'apparition inévitable d'une société nouvelle n'ont rien d'automatique, hélas! Il faut attendre que les « antagonismes historiques » se résolvent d'eux-mêmes. Le capitaliste ne cèdera pas de sa propre volonté; mais les ouvriers, de plus en plus unis, disciplinés et organisés par le mécanisme même de la production, s'insurgent contre leur condition; ils ne sont pas prêts à accepter d'être réduits à la fonction d'accessoires. Leur révolte gronde dans le fracas des machines. Les savants ont fini par admettre que l'automatisation rend tout un chacun « nerveux ». D'après le Dr. Charles R. Walker, directeur de l'Institut de Technologie et de Recherche industrielle de Yale, une équipe de médecins entreprit des recherches systématiques sur les effets nocifs des « tranquillisants » (les « pilules pour les nerfs », comme les appellent les ouvriers), dont l'usage s'était beaucoup répandu. Mais tout ce qu'ils trouvèrent à dire, en parlant du futur, c'est : « *Quels substituts du temps pourrions-nous trouver?* » (C'est le Dr. Walker qui souligne.) Quel contraste entre cette attitude d'intellectuel et celle du mineur qui déclare que seule une nouvelle union de la théorie et de la pratique, *matérialisée dans l'ouvrier lui-même*, peut assurer l'édification d'une société nouvelle! Mais *quand* l'ouvrier aura-t-il assez de confiance dans ses propres capacités pour ne plus laisser « les autres » penser à sa place? La bureaucratie ouvrière, engagée

comme elle l'est dans le « progrès », n'offre aux ouvriers d'autre possibilité que celle des grèves sauvages. De janvier à avril 1956, on en compta 170 dans les mines de charbon. Lors du 42<sup>e</sup> Congrès des Mineurs, Lewis insista surtout sur la grève sauvage massive qui paralysait l'industrie du charbon en Virginie du Nord-Ouest à la fin du printemps 1956. Les mineurs du district 31 participaient à la grève. Lewis définit ce soulèvement massif comme le travail d'« un groupe d'individus ambitieux, qui, peut-être, escomptaient être nommés ou élus à un poste élevé ». Le chef de la *United Mine Workers' Union* déplorait, apparemment, que les mineurs se battent pour défendre leur vie au lieu de laisser la compagnie mettre un ouvrier par machine, si tel était son bon plaisir. Il conclut son plaidoyer contre les mineurs du district 31 par l'admonition suivante : « Rapportez ce message. Dites-leur de ne pas recommencer. Dites-leur de ne pas oublier que je les surveille de près. » Il a été amplement prouvé que « pleine production » et « plein emploi » ne vont nullement de pair. Selon le Bureau des Statistiques du Travail, en 1955, la production nationale enregistrait une augmentation de 11 % par rapport à 1954, alors que, pour la même période, l'emploi n'avait augmenté que de 1 %. Les vraies victimes sont les ouvriers d'usine. Prenons, par exemple, l'industrie chimique : entre 1947 et 1955, la production augmentait de 53 p. 100; dans la même période, le nombre des ouvriers passait de 525 000 à 532 000 (soit une augmentation de 1,3 p. 100 seulement), alors que celui des ingénieurs, du personnel de bureau, etc., passait de 169 000 à 259 000 (soit une augmentation de 70 p. 100). Le nombre d'ouvriers qualifiés augmenta, mais de 14 p. 100 seulement alors que la production augmentait de 53 p. 100. Autre exemple, toujours pour la même période : dans l'industrie des montages électriques, la production augmenta de 87 p. 100, tandis que l'augmentation du nombre des employés et des ouvriers n'atteignait, respectivement, que 20 et 16 p. 100.

Le chômage n'est pas la caractéristique permanente des seules « zones de dépression » comme l'industrie textile, de la Nouvelle-Angleterre et des États du Sud; il sévit aussi dans l'industrie automobile où la production tourne à plein. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, malgré l'essor de la production, l'offre d'emploi s'est rétrécie considérablement. L'armée et le secteur tertiaire ont absorbé une bonne partie des chômeurs, mais certainement pas la totalité; et ils ne pourront pas le faire. Ceux qui veulent croire — mais ils ne convaincront certes pas les ouvriers — que la solution réside dans le développement du secteur tertiaire, oublient que celui-ci tire son existence du secteur secondaire : ce qui n'a pas été produit ne demande pas d'entretien.

Enfin, le travail à l'usine n'offre aucun attrait pour les jeunes. Un jeune ouvrier de Los Angeles déclara à l'auteur : « Avec cette automation, on n'a pas besoin de facultés particulières. Quelle satisfaction peut-on tirer de son travail si tout se fait automatiquement? Tout ce que vous avez à faire, si vous avez la chance de travailler, c'est d'appeler l'ouvrier d'entretien lorsque la machine se détraque. Et l'être humain, qu'est-ce qu'il devient dans tout ça? »

L'actualité de la pensée de Marx est stupéfiante. La description qu'il fit, il y a un siècle, de « l'automate » est plus exacte que celle de n'importe quel écrivain moderne. Contrairement aux libéraux de son époque qui virent l'Eldorado pour tous dans l'essor de la production, Marx écrivait, à propos de la *lutte concrète* de l'ouvrier contre la machine dans le système capitaliste : « *Un système organisé de machines mues par un système de transmission provenant d'un automate central, voilà la forme la plus développée du machinisme. (...) Même ce travail allégé devient, en quelque sorte, une torture pour l'ouvrier puisque la machine ne le libère pas du travail mais ôte à celui-ci tout attrait.* » (...) Devenu un automate, l'instrument du travail affronte le travailleur pendant le procès de travail; sous la forme de capital, c'est-à-dire de travail mort, il domine et suce la force de travail vivant. La séparation entre les forces de travail intellectuel et manuel, concrétisée dans l'emprise du capital sur le travail, est actuellement consacrée par l'industrie moderne qui repose sur le machinisme. »

Toute science, tout savoir étant incorporés dans la machine, l'intellectuel est passé du domaine de la « culture » à celui de la production. Si, dans les années 30, nos savants découvrirent « le code de conduite »

des ouvriers (*production code*), puis, dans les années 40, « la philosophie de la production » (*production philosophy*), l'automatisation des années 50 leur conféra un tel pouvoir que, pour user d'un terme de Hegel, ils « périrent ». Ainsi, l'avertissement de Marx est devenu une réalité, concrétisée dans le rôle *social* du planificateur. Au Plan tyrannique conçu par le capitalisme pour discipliner le travailleur, à l'automate devenu la vraie force motrice de la production, Marx oppose l'homme; il ne s'agit pas d'adapter le problème humain au *statu quo* mais plutôt d'établir une société nouvelle où le travail ne sera pas aliéné, où « il sera le besoin primaire de l'homme [246] ».

## 2. Les travailleurs ont leurs propres idées

« *Le partisan de la dialectique, Hegel, n'a pas su comprendre le passage dialectique de la matière au mouvement, de la matière à la conscience — le second surtout: Marx a corrigé l'erreur (ou la faiblesse?) du mystique.* » Lénine [247].

L'ère moderne est parvenue, par l'automatisation, à un stade où la généralisation de la crise mondiale impose une perspective philosophique globale; telle est la *nouvelle* caractéristique de notre époque.

(...)

# Vers une nouvelle conception de l'organisation (1958)

Traduit de *News & letters*, juin 2002.

Il ne peut y avoir de véritable unification de la théorie et la pratique dans la tradition du marxisme si nous ne faisons pas face avec détermination à 1) la faillite totale de la pensée des actuels partis d'avant-garde, 2) la spontanéité et la maturité du mouvement révolutionnaire en pratique, en théorisation et dans son effort vers une nouvelle société, et si nous ne nous rendons pas compte 3) que ni la répétition constante de la nécessité d'un parti d'avant-garde, ni le rejet en bloc de cette notion ne répondront aux nécessités de notre époque, qui n'est rien moins qu'une nouvelle union de la théorie et la pratique fondée sur le mouvement de la pratique. Une condition *sine qua non* de cela est que les théoriciens acceptent leurs responsabilités.

Une constante évolution de la notion d'avant-garde, en se fondant sur le rapport des masses au parti, et du parti à l'état actuel des masses, c'est l'essence même du léninisme. A la veille d'octobre 1917, [Lénine] a menacé d'aller vers les marins et de démissionner du Comité politique (bolchevique) car les masses étaient devenues plus révolutionnaires que le parti. A nouveau encore, dans les dernières années de sa vie, il a souligné la nécessité que les masses sans-parti contrôlent le parti ("*the non-party masses checking the party*").

La répétition de la "nécessité d'une avant-garde" n'a pas transformé la Quatrième Internationale en un mouvement de masse susceptible de mener les révolutions après la Deuxième Guerre mondiale. Au contraire, les trotskystes se sont mis à la remorque du stalinisme. Mais le rejet du "pari dirigeant" n'est pas davantage devenu un point focal théorique de regroupement révolutionnaire, ni n'en finissait avec l'isolement total de ces groupes du mouvement de masse. Il est temps de tirer un bilan sur les bases de la situation mondiale réelle....

## Les responsabilités des groupes théoriques

Toute analyse de la situation objective, même sommaire comme le nôtre, ne peut manquer de relever le défi de réexaminer ses propres fondements, ses principes et les perspectives à la lumière de la situation objective. Il n'y a rien de nouveau dans la trahison des communistes et des socialistes, ni dans les insuffisances et le suivisme (*tailendism*) des trotskystes. Nous devons finalement arriver à une confrontation entre les exigences de la situation objective et les réalités des petits groupes comme le nôtre qui ont rompu avec tous ceux qui vont sous la bannière du marxisme —pas seulement le communisme mais aussi le trotskysme —mais qui ont néanmoins échoué à devenir un centre de ralliement pour le regroupement des révolutionnaires.

C'est peut-être notre première tentative de contact international, peut être limité à l'information et à l'échange de points de vue. Pourtant, nous ne pouvons commencer de collaboration nouvelle, toute limitée soit-elle, sans affronter la réalité de ces dix dernières années, ou du moins des sept années écoulées depuis notre rupture avec le trotskysme. Il faut se demander pourquoi la tendance capitaliste d'État n'est pas devenue une plus grande force théorique, dans la lutte de classe. Ce qui motive un tel réexamen est précisément la situation objective: 1) l'arrivée de De Gaulle au pouvoir [en France en 1958] montre que la bourgeoisie n'hésite pas à passer à l'offensive face à l'impuissance des partis ouvriers institutionnels, 2) les marxistes d'opposition à ces partis ne peuvent se borner constamment à critiquer les autres; c'est pourquoi il faut répondre à l'état du monde capitaliste par un effort pour devenir une plus grande force, en théorie et dans la lutte des classes.

Comme pour toute analyse marxiste, nous devons commencer avec la production et au stade spécifique des grèves ouvrières. Le nouveau stade, sur le plan technologique, a débuté avec l'automatisation et la grève des mineurs de 1949-1950. Depuis les travailleurs ont dégagé eux-mêmes la question de la

productivité du travail de la celle des revenus du travail —salaires —pour l'inclure dans celle de la nature du travail, un réexamen de notre fondement philosophique s'est imposé.

Trois ans plus tard, le tocsin a annoncé le début de la fin du totalitarisme russe. La Révolution est-allemande [de 1953], qui a été suivie d'une révolte d'esclaves dans les camps de travail de Vorkuta en Russie elle-même, a secoué l'ensemble de la théorie de la prétendue invincibilité du capitalisme d'État dans ses fondements. Pourtant *Correspondence* [3], qui avait débuté sur les bases du capitalisme d'État et de la révolte ouvrière en organisant sa façon d'écrire et ses publications contre la bureaucratie en tant que telle, a échoué lorsque les nuées de guerre sur Formose [Taïwan] ont conduit la bourgeoisie américaine dans son hystérie McCarthyste à faire sa liste noire.[4]

Même avant cela, la vérité est que, avec la rupture de la Yougoslavie avec Moscou [1948] et l'émergence de la Chine de Mao [1949], la théorie capitaliste d'État a stagné, se bornant simplement à résumer et répéter ce qui avait déjà été dit. Comment pourrait-on réaliser cette transformation, si la grande cause de tous les "oughts" était que la philosophie ne peut plus répondre à ces problèmes philosophiques —seul le prolétariat le peut? C'est une de ces vérités qui a toujours été utilisée par les théoriciens pour botter en touche et se soustraire à leurs responsabilités spécifiques. Bien sûr, seule la lutte de classe va apporter la réponse définitive, la question c'est ce qui relève de votre responsabilité en tant que groupe qui fonctionne et dispose d'une supposée *raison d'être* \* que la lutte des classes soit à ouverte ou plus calme.

Lénine a laissé une règle indispensable pour le théoricien marxiste dans la méthode par laquelle il a relevé le défi de l'effondrement de la Deuxième Internationale. Le réexamen des fondements philosophiques signifiait que dès lors la dialectique n'est pas la "philosophie", mais l'essence de la politique. En 1915, il pouvait encore garder ses carnets philosophiques. Nous ne le pouvons plus. Alors qu'en 1915, le cœur de la dialectique était l'unité des contraires, ce cœur ne nous est en 1958 rien moins qu'une lecture matérialiste de l'Idée absolue, ou l'unité de la théorie et la pratique sur la base du mouvement dans la pratique. La responsabilité des théoriciens doit commencer précisément ici, et doit être énoncée ouvertement.

Les caractéristiques idéalistes de l'Idée d'Absolu sont assez secondaire par rapport à la logique qui a poussé Hegel historiquement au retour à la nature, ou à la pratique, à l'esprit, ou à la théorie. C'est également évident dans les propres travaux de Hegel qui, bien que limités à la pensée, ont comme points de référence constants le développement de l'humanité et de la liberté par étapes, de la société grecque à la Révolution française, mais là n'est pas la question. Le point crucial est que c'est notre monde contemporain, notre propre âge des absolus, où la révolution et la contre-révolution sont si imbriqués, qui a contraint l'Idée Absolue à sortir hors de son contexte abstrait pour entrer en collision frontale avec le concept du parti d'avant-garde.

Le concept du «parti pour diriger" ("the party to lead") est devenue un oreiller de paresse intellectuelle, la véritable pierre d'achoppement pour une unification de la théorie et la pratique sur de nouvelles bases. Dans le même temps, le revers de la monnaie c'est le concept de ceux qui rejettent intégralement la notion de parti d'avant-garde, car ce rejet est devenu une fuite de leurs tâches, de leur rôle, de leurs responsabilités, de leur relation au mouvement de masse. L'impuissance du trotskisme n'est pas la seule en jeu dans l'absence d'une masse qui suivrait leur concept "d'entraînement", leur « plan » pour les travailleurs, les trotskystes se substituant d'eux-mêmes à la classe capitaliste et à leurs règle d'une façon capitaliste d'État; l'isolement des adversaires de l'avant-gardisme a aussi contribué à l'apparente apathie des masses françaises. L'appel en faveur des Conseils ouvriers peut être "sloganisé" comme tout programme minimum qui apparaîtrait subitement tomber du ciel, sans aucune préparation théorique.

Il s'agit d'une fuite des responsabilités et d'une perspective de penser que le seul mouvement de masse doit donner toutes les réponses. Une ère nouvelle s'est ouverte avec la Seconde Guerre mondiale et



l'échec du fascisme dans sa tentative de centraliser l'économie européenne en préparation d'une conquête du monde. Les nouveaux protagonistes —États-Unis et Russie —pour la suprématie mondiale sont maintenant "avancés" au point que la civilisation elle-même est à la portée d'un ICBM (missile intercontinental balistique). Notre époque doit donc répondre aux défis de perspectives théoriques inédites comme ce fut le cas pour Marx en 1843, 1864 et 1871 et pour Lénine en 1914 et 1917. La maturité de notre époque exige la totalité de l'approche marxiste-humaniste et interdit de quitter la philosophie, territoire du théoricien.

Une lecture matérialiste de la Connaissance Absolue de Hegel a pris forme au temps de Marx —la loi générale absolue du développement capitaliste dans l'armée de chômeurs, et son contraire, les nouvelles passions et forces pour une nouvelle société. C'est-à-dire: la dialectique de la société bourgeoise est concrète, tandis que les éléments de la nouvelle société présents dans l'ancienne sont généraux, par la force des choses.

La dialectique a pris une autre forme au temps de Lénine où les connexions mondiales et la transformation adverse étaient les éléments essentiels de la période de la Première Guerre mondiale. La nouvelle transformation face à l'État ouvrier même avait à peine commencé, et avait encore moins été consommée, en janvier 1924 lors de la mort de Lénine. Ainsi, la caractéristique principale semblait n'être "seulement" que l'émergence d'une nouvelle personnalité appelée Staline qui avait une passion pour le pouvoir et qui aurait dû en être écarté.

Parce que le trotskisme pas allés plus loin que ça quand le capitalisme d'État était déjà construit, il a inévitablement dégénéré où il n'est rien d'autre qu'une couverture de gauche pour le communisme (d'abord le stalinisme et le khrouchtchevisme maintenant).[5]

Un nouveau point de départ se situe toujours plus profondément dans les couches du prolétariat d'Amérique, qui a contesté l'aliénation de la main-d'œuvre d'une manière plus concrète qu'on aurait pu le faire du temps de Marx. La révolution hongroise [en 1956] constitue aussi un nouveau point de départ, les combattants de la liberté ne s'y étant pas séparés de la politique économique. Un nouveau point de départ, en théorie, ne peut pas être en deçà de ce défi.

Nous, en Amérique, pensons que *Marxisme et liberté* est une telle tentative, la première tentative globale depuis la mort de Lénine, de réaffirmer que le marxisme n'est ni comme un dogme ni un kit de réponses toutes faites à des problèmes auxquels ni Marx, ni Lénine n'ont été confrontés. Cette étude, face aux nouveaux problèmes posés par le capitalisme d'État, s'est faite sur les bases du mouvement, à partir de la pratique, non seulement de la théorie, mais aussi d'une société nouvelle. Il n'est pas et ne prétend pas être un document programmatique.

*Marxisme et liberté* est et veut présenter une base théorique pour la clarification des esprits, condition préalable pour les groupes marxistes, à la fois pour une analyse sérieuse et réelle activité dans la lutte de classe. Nous ne pouvons pas nous substituer à elles. Mais nous devons savoir où nous sommes d'une façon plus complète que ce qui a été le cas au cours des sept dernières années.

Nous pensons qu'il ne peut y avoir de nouvelle vision de la société sans une totale réorganisation de la pensée, et l'expérience complémentaire d'un journal de travailleurs tel que *News & letters* à la fois comme arme dans la lutte de classe et sur le terrain de l'approfondissement continu de la théorie ...

#### NOTES:

\* en français dans le texte

1. «Dix ans» se réfère à la période depuis le départ de la tendance Johnson-Forest du W.P. trotskyste en 1947. «Sept ans» désigne la période depuis le départ de Dunayevskaya (Forest) et CLR James (Johnson) du S.W.P. trotskyste en 1951, incluant la séparation entre Dunayevskaya et James en 1955 et la fondation des News and Letters Committees, et la publication de *Marxisme et liberté* en 1958.

2. Ceux qui adhèrent à la théorie selon laquelle l'époque est caractérisée comme «capitaliste d'État».
3. *Correspondence* était la publication des Correspondence Committees.
4. L'*attorney general* des États-Unis "lista" de nombreux groupes, y compris la tendance Johnson-Forest, comme subversifs.
5. Khrouchtchev fut le successeur de Staline.

# Bureaucratie et capitalisme d'État (1960)

Article paru dans *Arguments* N°17 (1<sup>o</sup> trimestre 1960)

I — *Le capitalisme d'État et les bureaucraties intellectuelles et ouvrières*

Deux pôles essentiels marquent la bureaucratie contemporaine et la distinguent des bureaucraties antérieures, de l'Empire byzantin à la crise mondiale : le capitalisme d'État, nouveau stade du développement économique et politique mondial ; et l'automatisation, étape avancée de l'évolution scientifique et technologique mondiale.

L'automatisation a fait éclater tous nos modes de pensée mais c'est la crise qui a introduit la grande division. Le krach de 1929 commença à dichotomiser la pensée mondiale :

D'un côté, les planificateurs d'État, c'est-à-dire non seulement la classe possédante ou les responsables de la production mais aussi bien les intellectuels absorbés par l'engrenage du planning étatique. Sous la pression de l'évolution nouvelle du monde capitaliste, le rôle des intellectuels s'est déplacé des sphères de la culture et de la consommation vers celles du planning et de la production. Un excès de plans — de la Russie stalinienne à l'Amérique « new-deal » de Roosevelt, de l'Allemagne hitlérienne à la co-prospérité japonaise — témoignent du fait que les nouveaux brain-trusts ont passé le plus clair de leur temps à opposer planification partielle et planification totale, sans jamais s'arrêter aux aléas d'une production rationalisée. Dans le même temps, des millions de chômeurs arpenaient les rues, des millions de manœuvres mettaient en question les conditions du travail, forçant les capitalistes privés et les gouvernants à tenter d'échapper à l'aggravation de la crise par une bureaucratisation accrue de la vie depuis les lieux de la production jusqu'aux ministères, à Moscou, Washington, Berlin et Tokyo. Ni la Seconde Guerre mondiale ni l'après-guerre n'ont réussi à changer quelque chose à ce mode bureaucratique si ce n'est à mettre fin une fois pour toutes à l'illusion que l'ingérence de l'État dans le domaine économique n'était qu'une mesure de guerre. Du sein même de cette nouvelle bureaucratisation, des sociologues comme C. Wright Mills peuvent accuser de nombreuses écoles de sciences sociales de promouvoir une « éthique bureaucratique » et servir les bureaucraties à l'intérieur de l'armée, du gouvernement et des affaires, sans pour autant offrir la solution d'un quelconque dépassement. Sa critique de « l'école des relations humaines dans l'industrie », par exemple, est catégorique : « Bien des préceptes de ces « maîtres » — explicites ou non — peuvent facilement se réduire à cette formule : si vous voulez rendre l'ouvrier heureux, productif et coopérant, faites en sorte que les directeurs soient intelligents, organisés, cultivés » [1]. Mais, tout en refusant à l'homme moyen la capacité de comprendre ou transformer le monde, il en est réduit à adjurer les « sociologues » d'abandonner leur éthique bureaucratique pour acquérir une imagination sociologique. De l'autre côté, à l'opposé de la bureaucratie intellectuelle, les ouvriers tentent de résoudre, par eux-mêmes, la totalité de la crise moderne en s'assurant le contrôle de la production. Pendant les années 30, ce mouvement prit corps de diverses façons, du C.I.O. aux États-Unis à la révolution prolétarienne en Espagne. Ces actions spontanées se sont localisées sur le lieu de production et, face au phénomène de la grève sur le tas, les responsables syndicaux comme Reuther parmi les plus jeunes ou John Lewis parmi les vétérans n'ont pas trouvé d'autre solution que de s'aligner sur ces forces nouvelles. La Seconde Guerre mondiale, en éclatant, a mis fin à cette activité des dirigeants syndicaux agissant sous la pression de la base. Là aussi le monde a observé la transformation en serre chaude des chefs syndicaux en bureaucrates. Tandis que le bureaucrate intellectuel élaborait son planning dans un cabinet ministériel, le bureaucrate ouvrier exerçait sa puissance directement sur le lieu de la production. La nouvelle bureaucratie ouvrière, commençant à concurrencer la grosse industrie, dressant des plans pour adapter l'industrie du temps de paix aux besoins de la guerre, prit en charge également la mise au pas des ouvriers, les assujettissant à des contrats excluant les grèves, augmentant les heures de travail, s'inclinant devant le « progrès » de la

dimension croissante des machines, jusqu'à parvenir au machinisme monstrueux de l'automatisme.

## II. — *L'automatisme et le penseur scientifique.*

Tout pays était ainsi divisé en deux mondes, tandis que le siècle devenait majeur sous la forme d'un seul monde technocratique. Et ceci non pas parce que les deux groupes d'« alliés » auraient partagé leurs secrets ; bien au contraire. Jamais les complots de cape et d'épée n'avaient autant submergé le monde scientifique : ne parlons même pas du camp hitlérien et de son arme secrète, le V2, ou du camp rooseveltien avec le secret de la bombe atomique. L'unicité mondiale du stade technocratique fut imposé par la crise mondiale qui prenait la forme d'une destruction totale. Il ne s'agissait plus alors de perdre des points sur le marché mondial. La sanction de celui qui prenait un retard technologique était la mort. Ce qui me fit écrire en 1945 [2]: "A ce niveau de la concurrence mondiale qu'est la guerre mondiale, la Russie doit trouver le secret de la bombe atomique ou disparaître et la Russie ne veut pas disparaître". Tout à notre époque est contaminé par son contraire. Ainsi la fission de l'atome a produit, au lieu de la force créatrice suprême, la puissance destructrice suprême. Et l'union, après-guerre, de la science et de l'industrie a produit l'automatisme qui, loin de réduire le poids des tâches, jette les ouvriers au chômage et accable ceux qui servent ces monstres mécaniques. Aucune époque n'a autant justifié l'analyse de Marx: "Tous nos progrès semblent conduire à doter les forces matérielles d'intelligence et à réduire la vie humaine à une force matérielle [3]."

Un seul intellectuel contemporain pesa dès le début avec précision les conséquences matérielles néfastes de l'automatisme: "Rappelons-nous, écrivait Norbert Wiener [4], que la machine automatique est, en économie, l'équivalent exact de l'esclavage. Pour lutter contre l'esclavage, les travailleurs doivent récuser les conditions économiques de l'esclavage." Mais, puisque N. Wiener considérait la "science pure" comme le moteur de l'histoire, comment son "usage humain des êtres humains" pourrait-il s'opposer au savant qui écrivit impunément sur "l'homme envisagé comme machine"? De toute évidence aucune passion humaine ne peut désormais échapper à une formulation mathématique instantanément réductible à une machine.

## III. — *Attitudes en face de l'automatisme.*

Face à ces êtres abstraits, voici l'attitude de l'ouvrier du dernier échelon, lorsqu'on lui affirme que l'automatisme va libérer le travailleur de sa tâche et créer pour la société un problème des « loisirs » : « Je me demande de quoi l'on parle. Je n'ai plus le temps de respirer, encore moins de me prélasser. La semaine de travail actuellement chez Ford est de 53 heures et écoutez-moi cet homme (Reuther) qui déconne sur les loisirs. Les conditions de travail, elles sont pires qu'avant l'existence du C.I.O. ! Tout ce que l'automatisme a apporté, c'est le chômage et les heures supplémentaires. Les deux ensemble [5]. » La séparation totale entre les savants, les philosophes, les intellectuels d'un côté et l'ouvrier d'autre part n'apparaît jamais aussi bien qu'entre l'ouvrier à la production et le syndicaliste bureaucrate. Ce dernier rejoint les autres « chercheurs et éducateurs » dans leurs promesses abstraites de loisir et de brillant avenir tandis que le travailleur considère les conditions de vie quotidienne. Comme on peut le voir aux usines Renault, les plus automatisées, l'attitude de l'ouvrier français envers « la tueuse d'hommes, la machine automatique », ressemble à celle de l'ouvrier américain mais c'est celui-ci que l'auteur connaît le mieux.

Il faut le dire, tout de suite après le lancement du sputnik, un vote à Détroit révéla qu'après la Russie l'automatisme est ce que l'ouvrier craint le plus. Non parce qu'il n'est pas « éduqué » comme un bourgeois ou ignore les « promesses » de l'automatisme, mais parce qu'il vit les réalités de l'automatisme en régime capitaliste. Il la voit créer une armée permanente de chômeurs que les bureaucrates intellectuels, comme les dirigeants de l'industrie, appellent des « poches de chômage » qui défigurent la « prospérité ». Il la considère comme tueuse d'hommes, non seulement parce qu'elle augmente effectivement le taux de mortalité dans l'industrie, mais parce que, même dans la sécurité, elle rend l'ouvrier névrosé et le dégrade.

Jamais plus il ne domine la situation, la machine est souveraine. Et ces machines meurtrières sont sans cesse en panne et détériorent le système nerveux de l'homme. Ce sont alors les ouvriers qui ont soulevé la question philosophique essentielle : pourquoi la séparation du travail" manuel et du travail intellectuel conduit-elle à la domination de l'homme par la machine, et non à l'inverse ? Comment faire l'unité de la pensée et de l'action dans le travailleur lui-même ? Mais personne, surtout pas l'intellectuel moderne, fort occupé à condamner la bureaucratie « en général », ne prête attention aux réactions de l'homme moyen aux prises avec ses conditions de travail. Réellement, la marque bureaucratique de l'époque est bien là : chacun est prêt à régenter, personne à accorder vraiment son attention. Nous avons atteint le stade du développement capitaliste où la loi décrite par Marx, selon laquelle les pays techniquement avancés montrent la voie aux pays retardataires, se vérifie, mais à l'envers. La bureaucratisation qui accompagne la planification totale, pénétrant la vie de chaque individu de sa terreur, de ses camps de travail forcé, de sa tyrannie politique, avait pris la figure de Mussolini, Staline, Hitler, non pas parce que ces personnages étaient italien, russe, allemand, mais parce que telle est la nature de la planification totale dans un capitalisme d'État bureaucratisé. Si l'on ne brise le ressort essentiel de l'évolution du capitalisme, qui consiste à payer l'ouvrier le minimum nécessaire à sa nourriture, son vêtement, sa capacité de reproduire la génération nouvelle d'ouvriers, à extraire de lui le maximum de travail gratuit indispensable au maintien d'une production sans cesse accrue pour tenir tête aux lois débridées d'une compétition mondiale ressemblant à la destruction thermonucléaire, il n'y a pas d'issue.

Toutes les voies, socialisme ou communisme, conduisent aux plans nationaux. Il est normal que le slogan le plus populaire en Pologne, après discussion des nombreuses routes vers le socialisme, la russe, la chinoise, soit celui-ci : oui, je suis pour le socialisme, mais contre toutes les voies qui y mènent. La seule issue pour sortir de la jungle bureaucratique est celle de l'ouvrier de la base qui, contre l'automatisation, a posé la seule vraie question : à quelle forme de travail faut-il réserver l'homme ? S'il n'a pas traduit en slogan son exigence de faire cesser la séparation du travail intellectuel et du travail manuel, il a fait connaître en un mot ses aspirations : « que les conditions du travail deviennent complètement différentes et ne se séparent plus de la vie » [6].

Quiconque aujourd'hui s'exprime sur la bureaucratie sans discuter les réactions *concrètes* des ouvriers et des intellectuels envers l'automatisation, ou la question *concrète* du capitalisme d'État est pris à la souricière du totalitarisme.

Abattre la bureaucratie n'est pas l'affaire des intellectuels, que leur étiquette soit : Socialisme, Communisme ou Libre Entreprise.

RAYA DUNAYEVSKAYA.  
(Traduction Colette GARRIGUES).

*Notes:*

[1] C. W. MILLS, *The Sociological Imagination*, p. 92 (1959).

[2] Mon brouillon de *Marxisme et Capitalisme d'État*, publié à Oxford, University Press.

[3] K. MARX: Discours pour l'anniversaire du *Journal du Peuple*, avril 1856.

[4] Norbert WIENER: *L'usage humain des êtres humains*, 1959, p. 189.

[5] Cité dans mon *Marxism and Freedom*, Bookman Associates, New-York, p. 268.

[6] Angela TERRANO, dans *News and Letter[s]*, Detroit, 6 janvier 1959. Voir aussi le chapitre "Automation and the New Humanism" dans mon *Marxism and Freedom*.

# La crise mondiale et le vide théorique (1960)

Publié dans le *Bulletin* N°1 du Centre international de correspondance (commun avec le FOR de Munis et le PCI-*Battaglia comunista* de Damen).

## I. Le fouet de la contre-révolution et la crise des organisations marxistes

En Algérie et en France il y a encore une fois la contre-révolution. Le fait que 3000 fascistes obstinés (les colons) à Alger puissent prendre l'initiative, tenant en leurs mains 45.000 français et tout le monde "en suspense" et que De Gaulle puisse convaincre les syndicats communistes et socialistes de lui prêter obéissance — au moment donné, pour que la production capitaliste ne soit point endommagé par cette démonstration absolument intempestive — et par conséquent De Gaulle s'empare des pouvoirs dictatoriaux d'urgence — tous ces événements démontrent que la contre-révolution est déchainée tout autant dans les grandes que dans les moindres choses. Soit qu'il s'agisse de la réapparition des manifestations antisémites dans l'Allemagne Occidentale ou du fait qu'un petit groupe de colons insiste sur l'importance de leur rôle dans l'aspiration du Général à une plus vaste gloire mondiale, ou qu'il s'agisse des menaces de Khrouchtchev d'effacer "le" ou "les" pays ennemis du globe terrestre, avec les "Missiles" intercontinentaux les plus techniquement parfaits et avec une armée "fantastique" — et tout cela, pendant que l'on est en train de se préparer aux conférences au sommet pour "la paix" — la dure vérité qui sort de tout cela n'est pas seulement l'exhibition des incessants préparatifs pour la Troisième Guerre Mondiale, mais plutôt la constatation que tout cela n'a même pas donné l'occasion de résoudre la crise de l'organisation marxiste.

D'un côté les raisons sont bien connues:

1. Aucune Révolution spontanée des travailleurs n'a subi l'influence du vrai Marxisme, comme il se vérifia en 1864, lorsque Marx se mit à la tête de la Première Internationale des travailleurs.
2. Il n'y a eu aucun passage direct d'héritage marxiste d'une organisation à l'autre, comme il arriva lorsque Engels était encore vivant, à la naissance de la Deuxième Internationale.
3. Il n'y a pas eu une Révolution qui fût accompagnée de succès, tout en étant de l'ampleur d'horizons, de la largeur et de la profondeur de la Révolution Russe du 1917, qui assura les bases de la Troisième Internationale.

D'autre côté, même reconnaissant la validité de ces faits historiques je crois fermement qu'aucun de nous ne veuille produire ces motifs pour justifier l'inactivité, soit dans la lutte de classe soit dans le domaine théorique. Ceux qui ont soutenu la fondation d'un Centre International de Correspondance, se sont rendu compte du terrible développement révolutionnaire. Celui-ci se manifesta pratiquement d'un côté du "la Rideau de Fer" dans les révoltes du 1953 à Vorkuta, dans l'Allemagne Orientale, qui culminèrent dans la Révolution Hongroise de 1956: et de l'autre côté de la "Rideau de Fer" dans les désordres, et dans les luttes de classe de l'ampleur de grèves générales, même si elles étaient bornées à des industries particulières, comme il se vérifia dans les États-Unis. En même temps une série complète de Révolutions Afro-Asiatiques sont en train de changer entièrement la carte géographique du globe.

Il est évident que comme l'absolue fidélité au Marxisme révolutionnaire des groupes "d'avant-garde" n'a pas conduit à une Révolution accompagnée de succès, pas même les actions de masse ont porté à une société complètement nouvelle. La question la plus importante: — Qu'est — ce qui donne une direction à l'action? s'applique également à l'action de masse autant qu'à l'activité des petites organisations marxistes.

La réponse n'est pas si facile qu'il pourrait sembler à première vue.

## II. Le défi de nos temps

Aucun parti d'avant-garde ne peut assurer la victoire. Quand deux forces inégales comme l'armée totalitaire Russe et les révolutionnaires Hongrois sont placées l'une en face de l'autre dans une, rencontre mortelle, il est clair que pas même les deux génies de Marx et Lénine unis ensemble à la tête d'un parti d'avant-garde n'auraient réussi à vaincre la réaction russe, *sans faire en sorte que la révolution s'étendit à d'autre pays*. Il y eut un parti d'avant-garde en 1905 (et n'oublions pas que soit les Bolcheviks soit les Mencheviks avalent un plan révolutionnaire et travaillèrent à l'unisson dans cette Révolution), mais ce parti ne réussit pas à abattre le Tsarisme. Avec ou sans les hommes d'avant-garde la Commune de Paris n'aurait pu durer, car la situation objective n'était pas, encore mûre; de même les révolutionnaires hongroise, dont le courage et dont le génie organisateur enflammèrent la fantaisie du monde entier, n'ont pu empêcher le triomphe du capitalisme d'état russe, *du moment qu'il n'eut pas une extension de la révolution sur une échelle européenne et universelle*.

Toujours est-il que d'un côté l'action sans une direction théorique ne peut vaincre "toute seule"; d'autre côté pas même la théorie ou un parti "tout seul" ne peut créer un nouvel ordre social. Seule l'union de la théorie et de la pratique, qui prennent une forme d'organisation commune à la spontanéité des masses, peut "garantir" le succès. Avant de courir "nous mettre à la tête" pour servir de éclaircissons nos idées d'abord. Il n'y a jamais été dans le mouvement un vide théorique plus grand que celui d'aujourd'hui.

Le point important est de quelle manière faire face à la situation présente, du moment que:

1. Aucune organisation internationale: est née à prendre la place de la Troisième Internationale.
2. Les tentatives des Trotskystes de créer une Quatrième Internationale ont échoué. Tout grand révolutionnaire et internationaliste que Trotsky était, il ne pouvait avoir succès simplement parce qu'il avait tort dans toute fondamentale prédiction — conséquence de faux principes théoriques — de la prédiction que la bureaucratie stalinienne n'aurait pas été à même de défendre la propriété nationalisée, a la théorie de la Révolution permanente qui soutenait que sans la guide du prolétariat, les paysans n'auraient pu accomplir une révolution. Et ce fut précisément l'incapacité de Trotsky de reconnaître la nouvelle phase universelle du capitalisme, son incapacité de saisir le caractère "de classe" de la Russie soviétique, qui mena à la désintégration de la Quatrième Internationale, manquant désormais de toute raison historique. Mais dans ce cas il ne s'agissait pas d'une trahison dans le domaine de la défense nationale ou dans celui de la collaboration de classe (comme dans le cas de la Deuxième Internationale): en effet les Trotskystes furent jetés en prison parce qu'ils s'opposèrent fièrement à la deuxième guerre mondiale.
3. Le fait que le défaitisme révolutionnaire avec tous les sacrifices qu'il emporte est encore le principe de direction du Trotskysme actuel. Le "défaitisme révolutionnaire" est devenu une formule commode pour justifier une attitude favorable pour un des pôles du capitalisme international, la Russie. Cela démontre la vérité de la déclaration de Lénine pendant la période de Zimmervald: "Seuls les paresseux ne prêtent pas serment pour l'Internationalisme en ces jours".

Je ne sous-évalue pas l'importance du rassemblement de groupes marxistes, qui acceptent le sain principe de l'internationalisme prolétaire, opposant les deux pôles du capital: Russie et Amérique, ni l'on peut confondre ce type de défaitisme, révolutionnaire avec celui de ceux qui le pratiquent seulement contre un des pôles du capitalisme universel, mai je veux souligner le fait que dans notre temps cela ne représente plus une marque de distinction. C'est pourquoi le Centre, tout en étant. un mouvement important représente seulement un premier pas vers une réunion marxiste. Il est nécessaire de faire ce pas avec précaution, en nous servant de l'exemple de Lénine à l'occasion de la chute de la Seconde Internationale. Il est impossible autrement de créer sûr des bases solides un fondement théorique capable de faire face aux exigences du temps et de devenir la force polarisatrice dans le mouvement des masses révolutionnaires.

### III. L'enseignement que nous pouvons tirer de Lénine dans la période 1914-1924

*"La Dialectique est la théorie du procès de la connaissance dans Hegel et dans le Marxisme. Celui-ci est un côté secondaire de la question (n'est pas "un côté"), mais l'essence même que Plekhanov, pour ne pas parler d'autres marxistes n'a pas considéré."* Œuvres choisies, vol. XI, page 83

Précisément ainsi que la crise très grave de nos jours, qui menace l'existence même de la civilisation impose à la philosophie une nouvelle vision totale des "masses", l'échec de la Deuxième Internationale en 1914 obligea Lénine de s'adresser à la philosophie avec des yeux nouveaux.

Sans doute il aura semblé étrange à beaucoup de gens qu'un chef révolutionnaire, dans des circonstances si graves passait des journées entières dans une bibliothèque à lire ce "philosophe abstrus" G. W. Hegel et certainement plus d'une personne d'esprit borné était disposée à lui révéler le fait que Hegel était un prussien réactionnaire. Mais Lénine ne supportait aucune "attitude défensive" sur un sujet qui intéressait les fondements philosophiques de Marx.

A l'éclat de la Première Guerre Mondiale Lénine sentit comme si le terrain s'écroulait sous ses pieds, non seulement parce que les chefs de l'Internationale Marxiste avaient trahi les masses, mais parce que lui, comme coopérateur, n'avait pas prévu les conséquences. S'il n'avait pas senti le besoin de rompre avec son passé philosophique, n'aurait pas eu la nécessité de passer toutes ces heures à étudier de nouveau la dialectique hégélienne; vu qu'il était un homme qui n'oscillait jamais dans sa "politique" révolutionnaire ou dans la recherche des causes économiques de la trahison. Il pensait que si les masses n'étaient pas gouvernées par la profonde philosophie qui avait produit le Marxisme comme "socialisme scientifique", il aurait été impossible de tenir tête à l'échec du marxisme qui venait d'être fondé.

Jusqu'à ce moment les débats et les divisions avaient été "politiques" et "organisationnelles".

Jusqu'au moment où Rosa Luxemburg n'avait pas écrit "L'Accumulation du Capital", qui, malheureusement, était en polémique non avec les épigones, mais avec Marx lui même, aucun marxiste réformiste ou révolutionnaire avait soulevé la question de l'interprétation des œuvres principales de Marx. Les théories économiques de Karl Kautsky, les œuvres philosophiques de Plekhanov, l'examen de la nouvelle phase du capital de Hilferding étaient des livres considérés de tout le monde des textes pleins d'autorité.

Lénine à présent refusait leur interprétation même de *Le Capital*". — Il est impossible — disait-il — de saisir la signification de "Le Capital" et surtout du premier chapitre, si l'on n'a pas étudié profondément et compris toute la "Logique" de Hegel. En conséquence aucun des Marxistes de ce dernier demi-siècle n'a compris Marx!

Cette fracture avec le passé n'était pas due à des raisons scolastiques. La raison était que Lénine ne considérait pas le parti marxiste comme une simple société académique "de débats", mais il pensait que le succès de toute Révolution commencée dépendait de la théorie, entendue non comme "politique" et économie mais comme "perspective pratique", pour les couches les plus humbles et profondes du prolétariat, qui devaient reconstituer une société sur des fondements radicalement nouveaux. De cette manière Lénine ne se préparait pas seulement à la Révolution Russe: *mais il laissait à la postérité une méthodologie qui pouvait offrir à l'action de masse sa direction théorique*: cela paraît clair dans son "Testament".

Ici dans son analyse du comité révolutionnaire il n'attaque pas les traîtres; mais il donne des jugements intéressants, fruit d'une entière existence dédiée à la Révolution, sur les principaux protagonistes de la Révolution, comme sur le plus important théoricien du parti, Boukharine:



*Boukharine — dit-il — n'est pas seulement le théoricien le plus grand et le plus estimé du parti, mais ses théories ne peuvent pas être considérées orthodoxement marxistes; parce qu'en lui il y a quelque chose de scolastique. (Il n'étudia et ne comprit jamais bien la dialectique).*

Malheureusement les Héritiers de Lénine ne se préoccupèrent pas si le “Testament” était publié ou non et enfin, quand il parut, il devint un sujet de discussions “politiques” ou “d’organisation” et l’on ne vit pas le message philosophique.

Les futures générations marxistes s’émerveilleront du dédain démontré par le mouvement marxiste pour les “remarques philosophiques” de Lénine. En effet non seulement les Trotskistes ne démontrèrent aucun intérêt pour le livre que je leur soumis dans une traduction anglaise, mais aussi ceux qui se détachèrent du Trotskysme sur la base de l’analyse économique de la nouvelle phase du capitalisme mondial, qui avait transformé l’état primitif des travailleurs dans une société capitaliste d’Etat. Au présent que le courant philosophique des révolutions actuelles a atteint une profondeur telle que même le blocus totalitaire doit reconnaître dans l’Humanisme Marxiste son ennemi, nous devons examiner sérieusement ce phénomène; les exigences du temps et notre même héritage marxiste nous l’imposent.

#### **IV. La réalité historique et la nécessité d’une clarification théorique**

*"L'unité des idées théoriques (la connaissance) et de la pratique: voilà l'unité sur laquelle doit se fonder la théorie de la connaissance afin que le résultat soit: l'Idée Absolue (Idée vérité objective)."*

##### Remarques Philosophiques

Quand, en 1955, les théoriciens communistes attaquèrent les premiers essais économiques-philosophiques de Marx, les sociétés marxistes répondirent par un étrange silence. Il n’y avait pas de textes de Lénine qui auraient pu leur servir de guide; car la publication de toutes ses oeuvres fut posthume. (La Deuxième Internationale, qui avait été l’héritière des écrits de Marx, n’avait pas eu soin de les publier et ce n’est qu’en 1927 seulement que la Troisième Internationale les acheta et les publia). La publication et le débat ne semblaient qu’une matière pour des spécialistes comme Ryazanov, Deborin, Lukacz, du moment que Boukharine était trop occupé à créer une base théorique pour “le Socialisme dans un seul pays” et Trotsky était trop occupé à le combattre.

Pendant que le capitalisme d’État envahissait le monde, le vide théorique entre les Marxistes devint si impressionnant que personne n’osa contredire les théories du jeune Marx, qui pour distinguer sa nouvelle conception des capitalistes et des vulgaires communistes de son temps avait appelé sa philosophie “Humanisme”.

Les théoriciens russes se trouvèrent obligés, en 1955, d’attaquer violemment l’humanisme non pour des raisons scolastiques ou pédantesques, mais pour des causes réelles: les révolutions qui commençaient en Europe de l’Est. Les vrais Marxistes alors comprirent que bien que le régime stalinien eût dominé la révolte de l’Allemagne Orientale il n’avait pu étouffer complètement le courant de rébellion, comme les communistes russes prétendaient l’avoir fait. Comme j’écrivis alors “L’attaque imprévue contre les Essais de Marx est un signe de nouvelles agitations prolétariennes”.

Six mois après, en effet, la Révolution hongroise éclata. Alors on a pu savoir que, dans les mois qui avaient précédé la Révolution, les débats à l’intérieur du Parti communiste se rapportaient à la question de l’Humanisme. A ce propos Tador, repoussant l’idée que la clique au pouvoir et le Parti fussent une seule chose eut occasion d’écrire: “Le parti c’est nous, qui combattons pour les idées et les principes de l’Humanisme et les buts que nous poursuivons reflètent en mesure toujours croissante ceux du peuple et du pays”.

Lorsque, après que la Russie eut étouffé la Révolution hongroise, les communistes d’Europe Occidentale

commencèrent à déchirer leurs cartes du parti, ceux qui se réunirent, fondant de nouveaux groupes, prirent le nom de “Socialistes humanistes”. Alors les Trotskystes anglais parlèrent eux-même d’“Humanisme” pour gagner quelques adeptes et les Trotskystes Américains écrivirent de longs articles sur l’Humanisme considéré comme une philosophie et comme une question d’organisation. En général, les Trotskystes semblent se rapprocher des Staliniens, par leur interprétation de l’Humanisme, considéré comme une première phase de la jeunesse de Marx. Mais quoi que l’on puisse dire de cette interprétation fautive de l’Humanisme et de leur soudaine manifestation d’intérêt pour l’origine de ce mouvement, qu’ils découvraient dans l’ancienne philosophie grecque du 5<sup>ème</sup> siècle A.C., au moins il faut leur reconnaître le mérite de s’être aperçu de l’existence actuelle de ce mouvement en Hongrie et dans l’Europe Occidentale.

On ne peut affirmer la même chose pour quelques-uns d’entre eux, qui sont si disposés à diffamer l’Humanisme; comme philosophie, qu’ils remontent jusqu’à la Renaissance pour retrouver sa lointaine origine, au lieu de la reconnaître dans la pensée révolutionnaire du jeune Marx, pensée que le même philosophe, plus mûr, bien loin de l’abandonner avait développée au point d’en faire le fil conducteur de son œuvre principale: “Le Capital”. Les questions, sur lesquelles Lénine ne cessa jamais d’insister:

1. que personne n’aurait pu comprendre “Le Capital”, si l’on n’avait pas saisi entièrement la signification de la Logique de Hegel;
2. que “l’esprit humain dans la connaissance ne reflète pas seulement le monde objectif, mais il le crée”;
3. son intolérance pour le matérialisme vulgaire de la Deuxième Internationale. (“L’idéalisme philosophique est une folie, si on le considère au point de vue d’un simple et rigoureux matérialisme métaphysique”), ces questions reflètent la position de Lénine non seulement comme philosophe, mais aussi comme chef révolutionnaire. Cette position se manifeste dans tous les discours politiques prononcés après la Révolution Russe et ressort dans toutes les discussions théoriques, de la “Révision du programme du Parti” jusqu’à son “Testament”.

Éluder la question de l’Humanisme Marxiste *aujourd’hui* c’est vouloir fermer les yeux devant ce qu’il y a de nouveau, qui comprend soit les problèmes soulevés par le prolétariat dans des pays techniquement avancés soit ceux que les pays afro-asiatiques rencontrent dans leur marche vers la liberté.

Si nous ne savons pas tirer un précieux enseignement des mouvements révolutionnaires de notre temps, le fouet de la Contre-Révolution nous conduira en fin à découvrir que les “Absolus” de Hegel et les luttes internationales pour la liberté ne sont pas si lointains dans la pratique et dans la théorie que les articles des journaux russes officiels voudraient le démontrer, en insistant sur le “caractère de parti” de la philosophie. Ainsi, si Lénine, il y a plus de trente ans, pouvait voir l’Idée Absolue seulement “en général”, nous pouvons la voir “en concret”, matérialisée, pourvu que nous soyons de vrais marxistes et que nous sachions lire le esprit des temps dans les termes du *matérialisme historique*.

Le vérité de l’Humanisme Marxiste, qui a paru finalement sur la scène historique du monde, de la Hongrie à l’Asie et à l’Afrique, fut d’abord découverte par les travailleurs Américains (des États Unis) lorsqu’ils furent appelés à résoudre le problème de l’Automation et à répondre à la question: “A quel genre de travail devrait s’adonner l’homme?”.

De cette façon les Américains, en développant la théorie de l’aliénation du travail, firent de l’Humanisme une question concrète de production, avant qu’il se transformât en une question politique.

Aujourd’hui, lorsqu’on voit Eisenhower, cachant son poing armé, se transformer en voyageur pacifique, qui parle au peuple de “paix” et de “dignité humaine”, quand Krouchtchev se met en colère, menaçant d’effacer de la surface du globe les ennemis de la Russie. tandis qu’il se fait le champion “d’une coexistence pacifique”, quand De Gaulle ne promet rien moins que l’auto-détermination, qui répond à

l'esprit des temps. tandis qu'il prépare la guerre contre les rebelles musulmans eux-mêmes: et les syndicats communistes et socialistes font une manifestation en faveur de De Gaulle et toutefois aucune association révolutionnaire marxiste n'est profondément enracinée parmi les masses — alors il est évident que la Contre-Révolution a pris l'avantage sur tous les fronts.

La totalité de la crise mondiale, cependant, impose au prolétariat révolutionnaire la recherche d'une philosophie qui le guide dans sa reconstruction de la société sur des bases entièrement nouvelles. Cette philosophie doit éviter que se reproduise la tragédie de la Révolution russe, laquelle, *ne s'étant pas propagée aux autres pays, ne pouvait être assez profonde pour permettre au prolétariat, "aux hommes simples", de gouverner l'économie et la nation, annulant ainsi la distinction entre travail manuel et travail intellectuel.*

C'est là la perspective à laquelle Lénine ne voulait pas renoncer parce qu'il voyait déjà l'ascension de la bureaucratie et encore dans l'ombre le capitalisme d'état naissant. Ce serait une preuve de paresse d'esprit si nous, Marxistes Modernes, nous refusions d'affronter les problèmes philosophiques, qui surgissent tous les jours dans le domaine de la production comme dans l'arène politique, et qui se manifestent par une série de faits, des grèves américaines et des débats au sein du Parti Communiste à la veille de la Révolution Hongroise jusqu'à la Révolution même. N'oublions pas d'autre part les révolutions des colonies, lesquelles dans la lutte pour l'industrialisation sans l'inévitable concomitance du capitalisme, ont soulevé de nouveaux problèmes, qui exigent un remaniement de la théorie marxiste; mais pour celui-ci également Lénine nous a fourni une base au IIème Congrès de l'I.C.

Nous ne pouvons, en 1960, que nous ranger sous le même drapeau de Lénine qui, en 1914, fit de la philosophie dialectique le principe conducteur de toutes ses actions.

Actuellement, le degré de maturité de notre époque ne permet plus que les doctrines philosophiques restent ignorées dans des annotations privées, ou qu'elles soient seulement le sujet de pédantesques débats entre spécialistes. Le temps actuel exige qu'elles deviennent questions de domaine public en ouvertes discussions, de telle façon qu'entre le prolétariat, le théoricien et le révolutionnaire, c'est à dire l'homme d'action, il n'y ait aucune distinction, mais une unité indissoluble en une collaboration engagée vers un même but.

Nous ne doutons pas que cela deviendra l'aspect typique du Journal du "Centre International de Correspondance".

Raya Dunayevskaya

## In memoriam: Natalia Trotsky (1962)

Extrait d'une brochure en hommage à Natalia Sédova-Trotsky (1962)

*Avec l'autorisation de l'auteur, nous publions ci-dessous l'extrait d'un article de Raya Dunayevskaya, paru dans le journal américain « News and Letters » de février 1962. Raya Dunayevskaya, auteur de diverses études sur le marxisme, sur l'U.R.S.S., a été en 1937-1938 la secrétaire de Trotsky.*

### IN MEMORIAM

NATALIA SEDOVA-TROTSKY entra pour la première fois en contact avec le mouvement révolutionnaire dans la Russie tsariste, alors qu'elle avait seulement quinze ans. Elle était encore adolescente quand elle émigra en Europe pour y faire des études; c'est là qu'elle rejoignit le petit groupe d'émigrés russes qui se rassemblait autour du journal l'*Iskra*. Cette jeune fille modeste, volontairement effacée, reçut la tâche de trouver une chambre pour un jeune théoricien plein de promesses qui venait de s'évader de Sibérie et dont on ne lui avait pas dit le nom. Il se trouva que c'était Lev Davidovitch Trotsky ; on lui demanda de s'assurer qu'il ne perdait pas son temps mais préparait bien sa première conférence à Paris.

C'est là le seul incident de sa vie personnelle dont Natalia m'ait jamais parlé durant les années (1937-1938) où je vécus à Mexico comme secrétaire de Trotsky. Elle ajoutait qu'elle ne pouvait se décider à entrer dans la chambre de Trotsky et à lui transmettre le message : la nécessité de se concentrer sur sa conférence. Aussi rapporta-t-elle aux camarades plus âgés qu'à son avis il se préparait puisqu'elle l'avait entendu siffler. Cependant, sa façon d'interpréter le sifflement ne fut pas acceptée et on l'envoya à nouveau frapper à la porte et parler au jeune camarade. Elle se dirigeait lentement vers la chambre, toute rougissante, quand Lev Davidovitch s'élança dehors, la renversant presque. Au premier regard, ce fut l'amour. Elle avait alors presque vingt et un ans. Toute sa vie elle resta sa compagne, à travers l'exil sous le tsarisme, les prisons tsaristes, la marée montante de la révolution, le pouvoir, l'exil imposé par Staline, jusqu'à ce que le tragique assassinat vînt les séparer.

Je n'oublierai jamais la seule fois où j'ai vu Natalia pleurer. On avait annoncé la mort, à Paris, de son fils Léon Sedov. Je fus la première à apprendre la tragique nouvelle en répondant au téléphone pendant que nous étions tous à table, prenant le déjeuner. Je n'osais regarder personne en face après cette nouvelle. Staline avait persécuté son autre fils; nous ne savions pas ce qu'il était devenu. Il avait persécuté les filles que Trotsky avait eues de sa première femme ainsi que cette femme elle-même : la mort, le suicide, la déportation furent leur lot.

Et maintenant, cela ! Je ne pus que m'asseoir à table en disant que c'était un faux numéro et, à la fin du repas, le secrétariat se rassembla pour décider qui porterait la nouvelle à Léon Trotsky, qui la porterait à Natalia. D'un commun accord, nous décidâmes que seul Léon Trotsky pouvait apprendre un tel malheur à Natalia.

Ils se retirèrent dans leur chambre et, un moment après, on entendit son cri. Nous ne les vîmes pas pendant huit jours. Ce coup était le plus dur, non seulement parce que Léon Sedov était leur seul enfant vivant, mais aussi parce qu'il avait été le plus proche collaborateur de Trotsky, sur le plan littéraire comme sur le plan politique. Quand Trotsky avait été interné en Norvège, réduit au silence, mis dans l'impossibilité de répondre aux monstrueuses charges accumulées contre lui dans le premier des procès de Moscou (août 1936), Sedov avait rédigé *Le Livre Rouge*<sup>1</sup> qui, en dénonçant de façon éclatante les falsifications de Moscou, porta un coup irréparable au prestige du Guépéou. Durant les sombres jours qui suivirent la nouvelle tragique, ces jours où Trotsky et Natalia demeurèrent enfermés dans leur chambre, Trotsky écrivit l'histoire de la brève existence de leur fils. C'était la première fois depuis l'époque prérévolutionnaire que Trotsky écrivait de sa propre main. Le huitième jour, Léon

Trotsky sortit de la chambre. Je restai pétrifiée en le voyant. Le net, méticuleux Léon Trotsky ne s'était pas rasé de toute la semaine. Ses traits étaient profondément creusés, ses yeux gonflés tant il avait pleuré. Sans ajouter un mot, il me tendit le manuscrit : Léon Sedov, fils, ami, combattant, qui renferme quelques-unes de ses pages les plus poignantes. Mes yeux tombèrent d'abord sur ce passage : « J'ai appris à Natalia la mort de notre fils — en ce même mois de février où, il y a trente-deux ans, elle m'avait apporté en prison la nouvelle de sa naissance. Ainsi s'est achevé pour nous ce 16 février, le jour le plus noir de notre vie privée... Avec notre fils est mort tout ce qui restait encore de jeune en nous. » La brochure était dédiée « à la jeunesse prolétarienne ».

Le matin suivant, les journaux apportèrent la nouvelle du troisième procès de Moscou (mars 1938), qui devait s'ouvrir à peine deux semaines après la mort de Léon Sedov.

Quelques jours plus tard, Natalia vint se promener avec moi dans les bois et là, elle se mit à pleurer doucement et me demanda de n'en rien dire à Léon Trotsky car, plus que personne, il avait besoin de toute sa force et de toute notre aide pour répondre aux démentielles et calomnieuses accusations de l'homme du Kremlin, bien décidé à assassiner le seul être (Trotsky) qui pouvait encore diriger une révolution contre la bureaucratie et ramener le mouvement russe, et par là le mouvement international, sur le chemin marxiste de la libération.

Avec le commencement du troisième procès de Moscou, nous dûmes oublier tout le reste et nous consacrer à la lutte contre ces démentielles accusations. Staline, épaulé par la puissance de l'État russe et du pouvoir militaire, avait pendant une décade entière préparé la scène pour ces monstrueuses machinations. Léon Trotsky n'eut que deux heures pour répondre — et ceci seulement parce que la presse mexicaine voulut bien lui communiquer les accusations qui arrivaient par télétype et garder ses imprimeries ouvertes pour qu'il pût répondre.

Deux ans après que les procès eurent été dénoncés, non seulement par Trotsky lui-même mais par la Commission d'Enquête présidée par John Dewey, comme la plus grande machination de l'histoire, un agent du Guépéou enfonça son piolet dans la tête de Léon Trotsky.

### *Note*

1. Publié pour la première fois en russe, comme numéro spécial, du *Bulletin de l'Opposition* (organe des bolcheviks-léninistes russes), édité par Sedov à Paris.

## Préface à la seconde édition de « Marxisme et liberté » (1963)

*Seul l'objet de liberté peut être appelé concept.* » Hegel.

1957. La première édition de *Marxisme et Liberté* était sous presse, et Spoutnik I en orbite. 1957. Les émeutes de Little Rock et les exploits scientifiques se disputaient les manchettes des journaux. 1962. Deux événements fort différents se partageaient de nouveau l'attention du monde : l'étudiant noir James Meredith osait franchir le seuil de l'Université du Mississippi; Walter Schirra contournait six fois notre planète. Le retentissement du geste du premier fit pâlir l'éclat de l'exploit du second. Une époque historique où une « bagatelle », comme la fin de la ségrégation dans les écoles, fait passer de tels exploits scientifiques en seconde page de journal, laisse penser que la conscience humaine moderne se soucie bien plus de la liberté de l'homme que de la conquête de l'espace. Cette nouvelle édition paraît à un moment où notre vie et notre époque exigent la découverte d'un nouveau rapport de la philosophie à la réalité. Pensée et action ne peuvent rester à jamais séparées. Un jour, quelque part, elles devront se rencontrer. Tout au long de l'histoire, les forces qui ont provoqué de grandes révolutions sociales ont également engendré de grandes révolutions philosophiques. Rainsborough exprimait ainsi l'élan moteur de la révolution anglaise de 1648 : « Que le plus pauvre d'Angleterre vive comme le plus grand. » James Baldwin exprime la même idée lorsqu'en 1963, il parle de « vision d'un autre monde, (...) d'un changement non pas superficiel mais profond, d'un changement dans le sens d'un renouveau ». La lutte pour l'égalité menée au XVII<sup>e</sup> siècle par les *levellers* \* anglais ou celle pour la liberté menée au XX<sup>e</sup> siècle par les Noirs américains mettent durement à l'épreuve la résistance des intellectuels à repenser les problèmes humains de façon originale à la veille des révolutions sociales qui, justement, demandent un renouveau philosophique. Toute période de bouleversement se caractérise par deux éléments : apparition d'un *sujet* capable d'actualiser raison et liberté, répondant ainsi à l'appel objectif de l'histoire; naissance d'un nouveau rapport entre théorie et pratique. Ce fut le cas pour les Egalitaires du XVII<sup>e</sup> siècle en Angleterre; les *sans-culottes* de la révolution française de 1789-1793; les esclaves fugitifs qui précipitèrent les États-Unis dans la guerre civile de 1861-1865; et le prolétariat de Saint-Petersbourg des révolutions russes de 1905 et 1917. C'est le cas pour la révolution hongroise contre le totalitarisme russe, ainsi que pour les révolutions africaines contre l'impérialisme occidental. Non que chacune de ces périodes historiques ait donné naissance à une philosophie tout à fait nouvelle. Une philosophie originale est chose rare; elle naît d'un long labeur, lorsque l'humanité parvient à une nouvelle étape de la prise de conscience du problème de la liberté. Non qu'une philosophie, pour être viable, doive être à même de relever le défi de l'expérience humaine et des nouvelles révoltes qui marquent l'absence de libertés spécifiques.

Mais, selon l'auteur, quels que fussent les facteurs qui transformèrent la théorie de libération de Marx en son contraire après que les révolutions russes n'aient pas actualisé, c'est-à-dire n'aient pas mis en œuvre cette philosophie de liberté (voir les chapitres 12 et 13 du présent ouvrage), un retour à la forme originale de l'Humanisme du marxisme s'imposait. Les *Manuscrits de 1844* n'existant pas en traduction anglaise en 1958, lors de la première édition de *Marxisme et Liberté*, je décidai de les inclure en appendice<sup>b</sup>. Depuis, sont parues maintes traductions et analyses. Mais on ne pouvait s'y méprendre : ces initiatives n'avaient guère pour but de rétablir l'unité intégrale entre les théories économiques de Marx et son humanisme philosophique. Elles dévoilaient, dès le début, l'intention de ressusciter le fantôme de Marx pour l'ensevelir aussitôt, enterrant à jamais son humanisme. Vaine entreprise! Tant qu'un monde nouveau, bâti sur des bases véritablement nouvelles et humaines, ne sera pas établi, l'humanisme marxiste ne périra pas. Le communisme totalitaire en est si conscient que la répression contre-révolutionnaire de la révolution hongroise alla de pair avec une répression de la pensée. Khrouchtchev et Mao devaient, par la suite, taxer les humanistes marxistes de « révisionnistes » et présenter le « révisionnisme » comme le « danger numéro un »; cela n'empêcha pas les « spécialistes en idéologies » (ideology specialists), d'emprunter le terme « révisionnisme » pour, à leur tour,

l'appliquer aux opposants des bureaucraties dirigeantes qui, non contentes de modifier le marxisme, l'altèrent également. Ces intellectuels qui, comme s'ils avaient agi d'un commun accord, n'avaient pas ouvert la bouche sous le maccarthysme, retrouvèrent l'usage de la parole. A droite et à gauche, des voix s'élevèrent pour essayer de démolir Marx. Chacun réclamait l'honneur d'avoir, le premier, traduit les Manuscrits, tel un étudiant engagé dans une compétition d'université (a) Comme je le déclarai lors du débat de 1961 : « La polémique sur l'auteur de la première traduction en langue anglaise des Manuscrits de 1844 n'est pertinente que si elle touche au rapport entre l'esprit desdits écrits et la situation actuelle. Je fus obligée d'être la première à publier cette traduction en 1958 car, pendant les quinze années précédentes, j'avais essayé — mais en vain — de convaincre d'autres chercheurs, écrivains et éditeurs, de la valeur incontestable de ces écrits. Lorsque, dans la période comprise entre la révolte de l'Allemagne de l'Est et la révolution hongroise, les communistes russes attaquèrent ouvertement les Manuscrits (Voprosy Filosofii, 3, 1955), je me remis en quête d'un éditeur. Cette fois, la traduction des Manuscrits fut partie intégrante de mon ouvrage. Je soutins que la critique des communistes russes ne relevait pas du débat académique, mais plutôt était le signe avant-coureur de futures révolutions. L'année suivante, la grande révolution hongroise brandissait aux quatre vents l'étendard de l'Humanisme. L'Humanisme marxiste étant, à mon avis, le seul vrai terrain de combat où l'on puisse affronter le totalitarisme communiste, je voulus prouver que l'Humanisme n'était pas une invention de mon esprit mais qu'il jaillissait directement de Marx : n'attaqua-t-il pas le « communisme vulgaire », déclarant que « le communisme n'est pas en tant que tel le but du développement humain, — la forme de la société humaine ». Les sceptiques également accueillirent mon interprétation du boycott des autobus par la population noire de l'Alabama, telle que je la formulais dans la préface à la première édition de *Marxisme et Liberté* : les luttes des Noirs ouvrent, elles aussi, le chemin d'une nouvelle société, après la révolution hongroise. Depuis, la lutte des Noirs s'est développée; elle s'est étendue au Nord et au Sud du pays; le terme « révolution noire » est devenu pratiquement un cliché. Mais le fait même que cette révolution devienne une formule journalistique, souligne l'incapacité de comprendre que les Noirs américains furent, dès le début, la pierre de touche de la civilisation américaine dont les frontières ne cessaient de s'étendre, mais qui manquait de philosophie unificatrice. L'appel du Dr. William E. Pickering (qui réussit à lancer le premier astronaute américain dans l'espace) s'est heurté au même mur du silence. Rappelons-le : le savant américain avertit, en déclarant que l'humanité n'était « plus qu'à une demi-heure de l'anéantissement total », qu'il fallait inventer non plus ces armes destructrices, mais « une philosophie nouvelle, unificatrice ». A la même époque, éclataient les révolutions africaines; elles brandissaient leur propre étendard humaniste \ C'est la naissance de ce nouveau monde à l'extérieur de l'orbite communiste qui fit justement découvrir aux deux géants ce « tiers monde », provoquant une rupture entre eux (voir le chapitre XVII pour la rupture sino-soviétique). La dynamique des idées échappe complètement aux « spécialistes en idéologies » américains; c'est pourquoi ils ne relèvent pas le défi de la lutte pour l'esprit humain. Ils agissent, par contre, comme si toute lutte idéologique — même lorsque la survie de l'humanité est en jeu — n'est qu'un débat rhétorique. Ils savent, comme quiconque, que dans un monde de bombes H et de I.C.B.M., il s'agit d'une question vitale. En octobre 1962, ils apprirent, avec autant d'angoisse que le reste des mortels, que J. F. Kennedy avait sommé N. S. Khrouchtchev de retirer les missiles russes de Cuba s'il voulait éviter un holocauste nucléaire. Mais leur aveuglement est dû plutôt au fait qu'ils sont fermement persuadés que leurs thèses dépassées sur les idéologies du monde pourront, comme par magie, résoudre la lutte des classes et ne faire qu'une bouchée de la lutte raciale. Certains critiques voulurent reléguer de nouveau les *Manuscrits* de Marx dans les archives; d'autres contestèrent ma thèse sur le capitalisme d'État, objectant que je n'avais pas tenu compte de l'évolution récente de la situation russe, depuis l'arrivée au pouvoir de Khrouchtchev. Us soulignèrent, en particulier, « la disparition des camps de travail forcé ». Or, coïncidence étrange : cette critique fut proférée souvent par ceux qui, justement,

nièrent l'existence même de ces camps, avant que Khrouchtchev n'en proclamât la disparition. Que le pire de ces camps ait disparu ne signifie pas qu'il n'en existe plus. Cela signifie tout simplement que « le travail de redressement » revêt des formes différentes, atténuées. La « libre entreprise américaine » ou « le communisme » russe n'ont guère modifié la théorie fondamentale de la valeur et de la plus-value de Marx, ni fait disparaître le capitalisme, rapport d'exploitation des travailleurs par le capital. Les Russes ayant admis en 1943 que la loi de la valeur était opérante dans leur pays, j'estimai inutile de poursuivre une étude détaillée de leurs plans d'État, et arrêtai donc mon analyse au plan quinquennal de 1940. Je m'attachai à décrire l'assaut des Russes sur *Le Capital* et les *Manuscrits de 1844* (voir chapitres III et XII). Il n'y a pas lieu de modifier mon analyse. L'élément nouveau de l'époque actuelle est l'évolution des rapports sino-soviétiques. J'ébauchai une analyse de la rupture des deux géants communistes en 1961, en vue de l'intégrer dans un ouvrage en préparation sur les idéologies du monde et les pays technologiquement sous-développés. Le chapitre relatif au Défi de Mao étant particulièrement adapté à l'époque actuelle, je le remaniai, à la demande d'amis japonais qui exprimèrent le désir de le publier dans l'édition japonaise de *Marxisme et Liberté*, actuellement en préparation. Ledit chapitre figure également dans la présente édition américaine. Les deux éditions iront sous presse à la veille du centenaire de la création de la 1<sup>re</sup> Association internationale des Travailleurs, fondée à Londres en 1864.

Raya Dunayevskaya, Detroit, le 1<sup>er</sup> novembre 1963



## Préface à l'édition française de 'Marxisme et liberté' (1970)

« *La Chine contemporaine est le foyer des contradictions mondiales. (...) Depuis quelques mois, la lutte des classes y est parvenue à un stade supérieur. (...) Renverser la toute nouvelle bourgeoisie et établir la " Commune Populaire de Chine " — une nouvelle société, sans bureaucrates, comme la Commune de Paris.* »  
Où va la Chine? (Manifeste du Sheng-wu-lien, 1968.)

« *Le mouvement révolutionnaire qui commença en 1789 au Cercle Social, qui, au milieu de sa carrière, eut pour représentants principaux Leclerc et Roux et finit par succomber provisoirement avec la conspiration de Babeuf, avait fait germer l'idée communiste que l'ami de Babeuf, Buonarroti, réintroduit en France après la révolution de 1830. Cette idée, développée avec conséquence, c'est l'idée du nouvel état du monde.* » Karl Marx. (La Sainte Famille.)

La tradition révolutionnaire française a une profondeur et une étendue telles qu'en Europe, toutes les révolutions sociales et toutes les révolutions philosophiques postérieures à la grande révolution française, avaient leurs racines en France. Tout progrès marquant de la connaissance philosophique ayant sa source dans la découverte et dans la réalité d'une nouvelle voie vers la liberté, les révolutions philosophiques en Allemagne furent directement liées aux développements historiques en France.

C'est ainsi que la dialectique hégélienne se développa sous l'impulsion de la révolution française. Ou plus exactement, le génie de Hegel transforma en méthode philosophique la dialectique des actions humaines qui façonnaient à nouveau l'histoire.

De même, la dialectique de Marx se développa à partir de la créativité des masses françaises au moment de la révolution de 1848 et parvint à une nouvelle dimension historique lorsque les Communards « montèrent à l'assaut du ciel » en 1871. Dans la Préface à l'édition française du *Capital*, son œuvre théorique majeure, Marx conseille au lecteur de prendre connaissance de cette nouvelle édition car « elle possède une valeur scientifique indépendante de l'original et doit être consultée même par les lecteurs familiers avec la langue allemande ».

De même, Lénine « reformula » *La Guerre Civile en France* dans *L'Etat et la Révolution* lorsqu'il voulut poser les bases théoriques de la révolution de novembre 1917. Et en effet, comment aurait-il pu mieux exprimer son nouveau principe universel « *La masse dans son ensemble* » qu'en décrivant un nouvel ordre social « sans police, sans armée, sans bureaucrates. *Tout ouvrier, tout paysan, tout travailleur, tout exploité, toute la population dans son ensemble!* » Ainsi, même lorsque des événements révolutionnaires n'aboutissent pas à une conclusion finale, la situation pré-révolutionnaire dévoile — comme ce fut le cas pour le mouvement de mai 1968 — la force de l'auto-activité des masses qui sapèrent à la fois le pouvoir gaulliste et la croyance dans l'impossibilité d'un tel mouvement dans un pays technologiquement avancé. Les événements pré-révolutionnaires qui ébranlèrent la France industrialisée détruisirent à jamais le mythe auto-paralysant de la « rationalité technologique », laquelle avait fait des prolétaires des individus unidimensionnels, devenus, soi-disant, une partie intégrante du système capitaliste. Cette révolution qui ne parvint pas à maturité, créa cependant une nouvelle forme de rapports entre les jeunes intellectuels et les ouvriers, les comités d'action étudiants-ouvriers. Les étudiants qui avaient élevé des barricades et joué un rôle de catalyseur savaient bien de quel côté se trouvait le pouvoir lorsqu'un million d'ouvriers posèrent leurs outils et descendirent dans la rue, entraînant une grève générale de 10 millions d'hommes. Ce réveil printanier de l'auto-activité prolétarienne créa des

modes d'action qui tinrent en échec le P.C.F. et la C.G.T. Ainsi l'occupation des usines fit échouer les calculs des bureaucrates, et perturba les pourparlers que ces derniers ouvrirent avec l'État sur ses bases capitalistes. Les ouvriers créèrent, avec les étudiants, de nouveaux rapports internationaux; leur

mouvement traversa les frontières françaises, laissant bien loin derrière lui les « vrais » partis d'avant-garde. Nul n'ignore, en France, les manœuvres contre-révolutionnaires du Parti communiste qui aidèrent à étouffer la révolution future. L'attitude des révolutionnaires indépendants mérite un réexamen particulier. Ils étaient prêts à aller jusqu'au bout, à renverser le capitalisme; ils soutenaient toutes les actions des ouvriers; mais ils pensaient qu'il n'était pas nécessaire de brandir un nouvel étendard philosophique pour diriger leurs actions dès les débuts de la lutte; ils en trouveraient un « en cours de route \*».

Ils n'étaient pas alors équipés pour libérer les esprits des ambiguïtés toxiques du communisme, diluées dans un breuvage marxiste; actuellement, ils doivent donc relever le défi de leur époque, à savoir développer une théorie basée sur le mouvement issu de la pratique et capable de l'épouser. Théorie et pratique ne sont, séparément, qu'un des aspects de la lutte. L'une sans l'autre est stérile. Quant aux cyniques qui prétendent que la survivance du gaullisme sans de Gaulle « prouve » tout simplement que le mouvement de mai ne fut « rien », ils doivent expliquer pourquoi, depuis, le point de référence de toute la vie française est, à l'étranger comme en France, le printemps de 1968 et non la décennie gaulliste 1958-68. Nous ne prétendons pas qu'une révolution sociale eut lieu; nous ne cachons pas non plus que l'action révolutionnaire n'ait pas abouti. Mais nous tenons à souligner que, dans l'histoire, les époques nouvelles naissent toujours au point culminant de la dernière situation révolutionnaire, que ce soit dans le pays même ou ailleurs.

Le printemps 1968 fut témoin d'une explosion révolutionnaire non seulement en France, mais aussi en Tchécoslovaquie. Au premier abord, le mouvement de « démocratisation » tchèque n'était pas comparable au mouvement pré-révolutionnaire en France; il n'avait pas, en tout cas, le caractère foudroyant de cette explosion en pays occidental. Mais, suivant leur tendance à ne considérer que l'apparence des événements, quelques révolutionnaires de l'Europe occidentale sous-estimèrent les événements tchèques, comme si le réformisme de Dubcek aurait pu tenir en bride indéfiniment les masses en mouvement, le libre cours des idées, les philosophes en quête de nouvelles méthodes de rapprochement et de nouveaux rapports avec les ouvriers. Leur erreur prouve tout simplement que le gouffre entre l'Est et l'Ouest sépare non seulement les dirigeants mais les révolutionnaires. Ce qui est certain, c'est qu'ouvriers et étudiants brisèrent les barrages et que les Partis communistes eux-mêmes, ébranlés par le mouvement, créèrent de nouvelles tendances. D'un côté, 660 000 soldats russes (quelques milliers de plus que les troupes impérialistes américaines au Vietnam). De l'autre, tout le peuple tchèque dans son ensemble, résistant, sans armes, aux chars de l'envahisseur russe, ce 20 août fatidique. Cela demande bien plus qu'une simple expression de solidarité internationale (comme le prétendit le P.C.F.). Ce qu'il nous faut comprendre, c'est qu'en faisant preuve de solidarité internationale à l'égard de la Tchécoslovaquie, nous ne faisons pas quelque chose « pour » les masses tchèques : nous apprenons *d'elles* quelque chose de vital. Comme j'écrivis à l'époque : « Un spectre hante le communisme, comme il hanta jadis le capitalisme privé : le spectre de l'Humanisme marxiste. Il a brisé les barrières qui s'élevaient entre nationalités au sein d'un même pays, il a abattu les frontières qui séparaient les peuples du monde. Il a percé le mur qui sépare les générations et s'interpose entre ouvriers et intellectuels; il ne tient pas sa force d'une nature suprahumaine ou suprahistorique. Il est la matière même dont l'homme fait et refait les révolutions. Sa vision unificatrice, où spontanéité et organisation ne font qu'une seule et unique force, ne saurait être emprisonnée dans aucun parti d'élite; c'est dans la poussée des masses qu'elle se manifeste. » Le printemps de Prague ne s'épanouit peut-être pas comme la révolution hongroise de 1956 qui germa en conseils ouvriers. Mais il ouvrit de nouvelles voies pour l'unification de la théorie et de la pratique marxistes de la libération. Le souvenir de ces journées héroïques restera à jamais inscrit dans le cœur et l'esprit des combattants de la liberté du monde entier. L'invasion du 20 août ne peut effacer l'expérience tchécoslovaque, ni empêcher l'histoire de développer dialectiquement, jusqu'à son stade ultime, cette réalité tout à fait nouvelle : à savoir le marxisme authentique, l'humanisme de Marx qui déjà, à l'heure où

nous écrivons, ne se limite plus aux thèses exposées par Marx en 1844 ni même à son actualisation dans la révolution hongroise de 1956.

Le mérite essentiel du peuple tchécoslovaque fut de reprendre sur de nouvelles bases la recherche d'un rapport entre théorie et pratique, philosophie et révolution, liberté et réalité. Ce qu'elle ne put achever reste la tâche des révolutionnaires du monde entier.

S'il reste en France des gens assez naïfs pour croire que la redécouverte de l'humanisme de Marx par le peuple tchèque en 1968 n'a rien de nouveau, sous prétexte qu'ils avaient eux-mêmes redécouvert le noyau authentique du marxisme dès le début de l'après-guerre, ils ne font que prouver, encore une fois, que dans tous les pays ouvriers et intellectuels habitent des mondes différents. Le débat qui s'ouvrit vers le milieu des années 40 entre existentialistes, communistes et capitalistes, pour décider qui des trois était l'héritier légitime de l'humanisme marxiste, resta à un niveau intellectuel. Aucun des trois interlocuteurs n'attaqua dans le communisme le capitalisme d'Etat qu'il représente en fait. Personne ne condamna son rôle lors de la deuxième guerre mondiale, pendant ou après l'accord Hitler-Staline; et *a fortiori*, personne ne songea à soulever la question d'une complicité dans les bombardements atomiques du Japon. L'histoire n'absoudra jamais l'holocauste inhumain et gratuit de l'impérialisme américain. Elle n'oubliera pas non plus la déshumanisation du communisme international, tandis que les bombes pleuvaient sur Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août 1945. Rappelons l'entrefilet paru dans le journal qui ose s'appeler *L'Humanité* à la veille de la deuxième explosion atomique : « La bombe atomique tombée sur Hiroshima semble avoir causé des dégâts considérables. Les dépêches américaines ne parlent de rien moins que la disparition d'une ville de 300 000 habitants de la surface de la terre. (...) Le retentissement de la découverte est considérable. Cependant le Vatican s'est avisé de la désapprouver! Qu'il nous soit permis de nous en étonner car lorsque les nazis avaient le privilège de mener la guerre totale avec une totale cruauté, le Saint-Siège ne s'était pas semblablement insurgé. » (*L'Humanité*, 8 août 1945.) *L'Unità*, l'organe du Parti communiste italien, écrivait le 10 août 1945 : « La nouvelle selon laquelle les Forces de l'Air américaines ont lancé une bombe atomique, a causé une profonde émotion dans le monde entier; partout, elle a été reçue avec un sentiment de panique et des phrases de sanction. Cette attitude fait preuve, à notre avis, d'une curieuse perversion psychologique et d'une obéissance doctrinaire à une forme d'humanitarisme abstrait. (...) Quant à nous, nous ne partageons pas le sentiment de terreur exprimé dans certains commentaires de presse parce que nous gardons présent à l'esprit l'usage concret qui a été fait de ce redoutable instrument de destruction. »

Enfin, voici ce qu'écrivait le quotidien anglais *The Daily Worker*, le 14 août, à la veille de la reddition sans conditions du Japon : « Les puissances alliées ne laissèrent échapper aucun renseignement officiel quant au délai qu'elles avaient l'intention d'accorder au Japon avant de lancer sur le pays, dans un coup qu'elles voulaient final, toutes leurs forces, y compris la bombe atomique. »

Depuis la mort de Staline, suivie par la révolte ouvrière de l'Allemagne orientale le 17 juin 1953 puis, quelques semaines plus tard, par l'émeute des camps de Vorkhouta en U.R.S.S. même, le mouvement *de la pratique* reste le défi lancé au mouvement *de la théorie*, défi en tout cas non encore relevé dans les pays « occidentaux ». Dans l'Europe de l'Est où la révolution hongroise de 1956 se heurta ouvertement au communisme totalitaire, les ouvriers *mirent en œuvre* l'humanisme de Marx en formant des conseils ouvriers, en posant la liberté comme la libération du joug communiste, en fondant le pouvoir ouvrier sur des bases humaines tout à fait nouvelles qui font de la liberté de chacun la liberté de tous. Peu après que les chars russes, avec le plein soutien de Mao, eurent réprimé la révolution prolétarienne hongroise, véritable renouveau de l'humanisme de Marx qu'ils osèrent accuser de « révisionnisme », j'achevais *Marxisme et Liberté*. A rencontre des intellectuels américains décadents qui déclaraient que les années 50 marquaient « la fin de l'idéologie », je prouvais que les ouvriers américains avaient soulevé les problèmes philosophiques cruciaux au cours de leurs luttes contre l'automation, soit dans la grève générale des

mines, soit dans les grèves sauvages de l'industrie de l'automobile; n'avaient-ils pas lancé les questions : « quel type de travail l'homme doit-il accomplir? » et « pourquoi s'ouvre un tel abîme entre la pensée et l'action? » (Se reporter au chapitre XVI du présent ouvrage, *L'automation et le nouvel humanisme.*) La première édition de *Marxisme et Liberté*, publiée aux U.S.A. et en Italie, s'ouvre par l'analyse de l'ère des révolutions, industrielle, politique, sociale et intellectuelle, qui inaugura l'ère du machinisme, et s'achève par les deux nouvelles pages de l'histoire de la liberté, la révolte des Allemands de l'Est contre le communisme, celle des Noirs d'Amérique contre le racisme. On m'a reproché de placer le boycott des autobus de l'Alabama (Montgomery, 1955-56) au même niveau que la révolution hongroise. Avec l'apparition d'un nouveau Tiers Monde, engendré par les révolutions africaines, les Noirs devinrent une nouvelle force révolutionnaire. Mais eux aussi sont dans une impasse : faut-il choisir entre les pouvoirs étatiques existants avant de parvenir à la liberté totale? Un moment, il sembla que la Chine de Mao ouvrait une voie indépendante s'éloignant de celle des deux candidats au pouvoir mondial, l'impérialisme américain et le capitalisme d'État russe. Mais comme devait le prouver maintes et maintes fois la guerre du Vietnam, le conflit sino-soviétique subordonne les luttes de libération à la lutte pour la domination mondiale.

En offrant un abri idéologique aussi dérisoire que les abris anti-atomiques en cas de bombardement nucléaire, le capitalisme d'État communiste prouve pleinement à quel merdier aboutirait, comme d'ailleurs Marx le prévut il y a bien longtemps, le système capitaliste au moment de sa décomposition. Cela n'a jamais été aussi vrai que depuis les années 60 où la Chine de Mao s'est à la fois inscrite au club privé des puissances nucléaires et attaquée à l'humanisme du marxisme. Alors que la Révolution culturelle prolétarienne se poursuivait, un nouveau mouvement révolutionnaire, né en Chine même, s'opposait à la ré-apparition du nouveau monolithisme : le *Sheng-wu-lien* du Hunan (Grande Alliance des Révolutionnaires Prolétariens du Hunan). Voici ce qu'on lisait dans son manifeste *Où va la Chine?* : « Enivré par sa victoire de février-mars, Chou En-lai, représentant général de la classe capitaliste rouge de Chine, entreprit d'instaurer à toute vitesse des comités révolutionnaires dans l'ensemble du pays. Si ce projet bourgeois avait réussi, le prolétariat aurait été enseveli. (...) La forme du pouvoir politique n'a changé que superficiellement. Les anciens comités du parti en province et l'ancien commandement militaire du district se sont transformés en " comités révolutionnaires ", ou en " groupes préparatoires pour le comité révolutionnaire ". Mais les bureaucrates de jadis continuent, comme auparavant, à avoir la main sur " le nouveau pouvoir politique ". (...) Comme dit le peuple : " Tant de tapage pour rien; tout est resté comme auparavant. "

« La victoire du prolétariat et des masses du peuple révolutionnaire ainsi que la disparition de la nouvelle bourgeoisie bureaucratique sont également inévitables. La grande fête du peuple révolutionnaire, qui ébranla le monde — renversement des comités révolutionnaires et naissance des communes populaires de Chine — survivra certainement. » Ce manifeste date, lui aussi, du glorieux printemps 1968. De nouvelles forces révolutionnaires jaillissent donc dans le monde et détruisent le mythe sanglant selon lequel les révolutions servent à instaurer une machine de parti; or, le monolithisme de parti a toujours étranglé la révolution, jamais il n'a libéré la créativité et les énergies du peuple. Le marxisme est une théorie de libération ou il n'est rien. Il établit, dans la pensée et dans la vie, les bases d'une nouvelle dimension *humaine* sans laquelle nulle société nouvelle ne saurait exister. A notre époque d'absolus, où révolutions et contre-révolutions sont si intimement liées, les intellectuels « en général » ne sont pas les seuls à devoir abandonner leur tour d'ivoire; les théoriciens marxistes doivent en faire de même. Le leitmotiv de la nécessité d'un parti d'avant-garde qui « dirige » les a empêchés de voir ce que le peuple, lui, voit parfaitement : tous sont prêts à les diriger, personne n'est prêt à les écouter. Depuis vingt ans, le mouvement de la pratique est ininterrompu, tandis que le mouvement de la théorie est pratiquement au point mort.

Il faut, pour relever le défi d'une époque, brandir de nouvelles bannières. Marx fut le premier à saisir

toute l'ampleur et la profondeur de cette nécessité, naissance de l'histoire *et* actualisation de la philosophie. Ayant placé l'homme au centre de sa pensée, il fut à même d'unir théorie et pratique, idéalisme et matérialisme et, sans armes, il jeta le gant à la bourgeoisie armée. Quand on lui demanda pourquoi, lui, un intellectuel issu de la bourgeoisie, avait rompu avec sa classe pour devenir un « radical », il répliqua : « Être un radical, c'est saisir quelque chose à sa racine même. Et la racine de l'humanité, l'être suprême, c'est l'homme lui-même. » Cela est encore vrai.

La seconde édition de *Marxisme et Liberté*, parue simultanément aux Etats-Unis et au Japon en 1964, comprenait un nouveau chapitre, *Le Défi de Mao Tsé-toung* où était retracée l'évolution de « la pensée de Mao », de 1927 jusqu'au début des années 60 lorsqu'éclata le conflit sino-soviétique. Dans la présente édition française, j'inclus une annexe sur la « révo-lution culturelle » de Mao et des extraits du Manifeste du *Sheng-wu-lien*.

Je dédie cette édition aux ouvriers et étudiants français qui firent mai 68, annonçant ainsi le renouveau prochain d'une révolution sociale qui, fidèle à l'idéal de liberté de Marx, actualisera celle-ci.

Raya Dunayevskaya, Détroit, Michigan, février 1970.

\* en français dans le texte



